SAMEDI 19 JUILLET 1941 — N° 26 — Prix : 1 franc 25

L'ÉCHO DES ETUDIANTS

HEBDOMADAIRE DE LA JEUNESSE INTELLECTUELLE ET DU CORPS ENSEIGNANT

FONDÉ EN 1908

Editions S. A. P. P. Eugène Causse, Pt. — Secrétaire Général : René Barjavel

Administration : 7, rue Dom-Vaissette - MONTPELLIER - Rédaction : 34, place Sathonay - LYON

LA SEMAINE DE L'EMPIRE

DJIBOUTI et la COTE FRANÇAISE des SOMALIS

Qu'est-ce donc que cette colonie à laquelle les menaces de l'Angleterre donnent subitement une large publicité? Interrogée, la carte nous renseigne. La Côte Française des Somalis, qui ne forme qu'une tache minuscule resserrée entre la Somalie britannique et l'Afrique Orientale Italienne, est cependant très importante par sa situation géographique. Par son port, Djibouti, situé juste en face d'Aden, elle commande l'entrée de la Mer Rouge et assure la sécurité et le ravitaillement de nos communications avec Madagascar, la Réunion, l'Inde Française, l'Indochine, la Nouvelle-Calédonie et les Etablissements d'Océanie.

Autre trait saillant: par le chemin de fer franco-éthiopien, elle constitue la porte naturelle de l'Abyssinie.

Le territoire étendu de 23.000 kilomètres carrés est divisé en trois cercles: Tajourah, Dijkil, Obock, habités uniquement par des autochtones au nombre de 60.000 environ. Tous sont des nomades, vivant dans des huttes rondes et basses et se déplaçant dans un rayon restreint d'une centaine de kilomètres, à la recherche des points d'eau et des zones de pâturages, suivant un rythme qui est fonction du régime des pluies. La seule richesse du pays est l'élevage, principalement l'élevage des chèvres et des moutons, dont les peaux aliment l'exportation. Les moyens de communication sont rares. Des pistes aménagées depuis peu totalisent actuellement 350 kilomètres et permettent de rejoindre en auto la plupart des postes.

Toute l'activité de la Côte des Somalis est concentrée dans son port, Djibouti, qui est en même temps son chef-lieu. Jusqu'en 1934, Djibouti était la seule porte d'entrée et de sortie de l'Ethiopie, dont elle assurait les trois quarts du trafic. Cette situation privilégiée lui valait un mouvement commercial relativement important: plus de 500 vapeurs, dont 300 français, y faisaient annuellement escale, embarquant 31.700 tonnes de produits et débarquant 48.100 tonnes de marchandises (chiffres qui fut l'année la plus favorable).

Rappelons à ce sujet que Djibouti est la tête de ligne du chemin de fer franco-éthiopien de Djibouti à Addis-Abeba. Ce chemin de fer, long de 784 kilomètres, est construit uniquement avec des capitaux français. Il est ouvert à l'exploitation sur tout son parcours, depuis 1917. Dès 1918, son trafic commercial s'élevait déjà à 36.000 tonnes, dont les trois cinquièmes à l'importation. Après avoir fléchi dans les annees d'après guerre, il reprenait sa progression et atteignait 70.630 tonnes en 1929, dont 49.0000 à l'importation et 21.538 à l'exportation. Avec la crise mondiale, le tonnage est redescendu à 50.000 tonnes en 1935.

Comment s'est comporté le chemin de fer avec l'intervention italienne en Abyssinie?

Pour répondre à cette question, examinons les statistiques commerciales de l'Afrique orientale italienne pour 1937. Les importations d'Italie en Afrique Orientale se sont élevées à 3.165 millions de francs et les exportations d'Afrique Orientale en Italie à 367 millions de francs, se décomposant en peaux brutes pour 250 millions, en bananes pour 66 millions et en café pour 22 millions.

A ces chiffres, comparons ceux relevés sur les statistiques du commerce de Djibouti pendant la même période. Aux importations, la partie la plus importante est constituée par le commerce de transit. Le montant global de ce commerce atteint 1.300 millions, dont 400 millions seulement représentent la valeur des marchandises italiennes importées en Ethiopie par la voie de Djibouti, le reste étant de la monnaie de papier et d'argent.

Aux exportations, à destination de l'Italie, les peaux s'inscrivent pour 10 millions et le café pour 18 millions. Même en y ajoutant les sorties de café et de peaux pour les autres directions, on arrive à peine au chiffre global de 83 millions. Si l'on considère qu'avant 1935 les 70 % du commerce de l'Ethiopie se faisaient par Djibouti, on est obligé de reconnaitre qu'une déviation du trafic s'est révélée au préjudice de Djibouti et du chemin de fer.

De fait, le trafic du chemin de fer, qui enregistrait un accroissement continu depuis la fin de la guerre italo-éthiopienne jusqu'en août 1937, s'est brusquement ralenti à partir de cette époque. De 400 tonnes par jour dans les premiers mois de 1937, le tonnage à l'importation remis à Djibouti est tombé à moins de 100 tonnes par jour à partir d'octobre. Il s'est ensuite un peu relevé au début de 1938, mais reste toujours voisin de 150 tonnes à partir de juillet 1939 Les exportations, d'autre part, ont presque complètement disparu. Et l'on craignait que Djibouti ne soit tout à fait délaissé par les navires italiens lors de la mise en service de tout l'outillage du port italien d'Assab, relié dès 1938 à Addis-Abeba par des camions automobiles avec remorques.

Jusqu'à la guerre actuelle, Djibouti ne cessait de s'agrandir. On voyait s'élever un peu partout des constructions neuves. Sa population est passée à près de 20.000 hommes. Les travaux d'extension de son port, inaugurés au début de 1939, l'ont doté de 550 mètres de quai supplémentaires.

Quoiqu'il soit, l'exutoire naturel de l'Ethiopie, Djibouti est avant tout la porte africaine de l'Océan Idien et l'escale des lignes françaises vers Madagascar, l'Extrême-Orient et le Pacifique. De ce fait, sa destinée et son avenir sont indissolublement liés à la destinée et à l'avenir de l'Empire Français. On a trop tendance à oublier que c'est par la Mer Rouge que venait une partie des approvisionnements coloniaux de la France, d'une valeur de 1.974 millions en 1937 et 1.524 millions en 1936. C'est par elle encore que la France expédiait à une partie de ses colonies des marchandises valant 1.363 en 1937 et 884 millions en 1936.

Djibouti doit être considéré et défendu comme une escale impériale au même titre que Dakar.

HOANG VANG CO.
Juin 1941.

A PROPOS DE L'EMPIRE

Choses d'Afrique

« A propos de l'Empire » nos lecteurs s'étonneront peut-être que sous ce titre général nous ne leur parlions pas de l'immense œuvre colonisatrice de la France, de l'arachide du Sénégal, du réservoir de sucre que sont les Antilles, des fruits variés dont la nature trop généreuse a pourvu toute cette étendue de l'Afrique noire que limitent les deux tropiques, des grands projets comme le Transsaharien qui des belles réalisations comme le fameux « Office du Niger ». Ils trouveront bizarre que nous ne nous étendions pas sur le potentiel économique de ces millions de kilomètres carrés et de l'« indéfectible attachement » à la Métropole des 63 millions d'âmes qui les habitent. Nous estimons que les rapports officiels sont mieux fondés pour renseigner le public sur la vie économique de l'Empire; quant à notre attachement à la France, héritiers du même patrimoine intellectuel, animés des mêmes craintes, éprouvant les mêmes besoins, ayant les mêmes espoirs que ceux de la Métropole, nous considérons ceci comme chose si naturelle qu'il nous semble inutile de trop répéter.

« Choses d'Afrique », nous essaierons d'évoquer quelques souvenirs qui, émergeant des flots de souvenirs que nous avons gardés de l'Afrique Noire, nous font regretter, par leurs contours malgré tout indécis, de n'avoir pas su admirer les vraies beautés de là-bas.

« Choses d'Afrique », et le paquebot, évitant par une manœuvre habile les îles de Los Fotoba et Kassa, jette l'ancre devant Conakry; sur le quai poudreux la vague de casques et de boubous s'agite; derrière, la verdure, beaucoup de verdure, des manguiers, quelques maisons émergeant çà et là, font deviner que sous ce manteau vert il y a une ville: maisons basses, surmontées de sortes de pigeonniers, où vous voyez poindre la tête d'une «Mami», opulente bourgeoise s'adonnant à quelqu'occupation à temps perdu assise à sa fenêtre.

Conakry « la Verte », route vers le pittoresque Fouta-djabon bien plus que capitale de la banane française. Conakry en Guinée Française, mais Port Bouet en Côte d'Ivoire, le saisissant spectacle de ce train d'énormes vagues qu'est la barre. Les bateaux, prudents, attendent à trois kilomètres de la côte. Sur le wharf, des coups de sifflets, des grincements de chaines des grues difformes, un peuple de travailleurs s'affairant autour des sacs de cacao et des billes d'acajou; un wharf, maigre rouinet d'écoulement pour un réservoir trop plein. Entre les paquebots et la côte, les Kroumens, maniant leurs rames palmées aux rythmes capricieux des chansons qu'ils modulent rusent avec la dangereuse barre à la grande satisfaction des voyageurs ablimés dans « [illegible] ».

Souvenirs d'Afrique! C'est, de Lorné à Cotonou, les magnifiques champs de cocotiers qui balancent élégamment leurs bouquets au souffle de la brise, les « filaos » complétant par leur verte silhouette svelte le tableau que forment la mer houleuse et le sable étonnamment blanc de la plage. A l'intérieur du pays, ce sont les majestueux colosses de la forêt tropicale, gigantesques arbres que relient entre eux d'inextricables lianes, funiculaires du joyeux peuple de singes, hôtes de ces lieux. C'est un pont de lianes suspendu se dandinant au lourd passage de la file des femmes péniblement chargées qui se rendent au marché.

Souvenirs! Ahomey la « Mystérieuse » dormant au milieu des énormes murailles de ses palais en ruines, à l'ombre d'une foule de souvenirs historiques, comme écrasée par un passé trop chargé. Ahomey, aujourd'hui trop paisible, oublie peut-être qu'elle a eu des guerriers. Le voyageur qui vient ici dans l'espoir de contempler les vestiges d'une ville qui, il y a moins d'un demi-siècle, avait encore des Amazones, s'étonnent de l'allure nonchalante des habitants noblement drapés dans leur « avos » de la démarche fluente des « Nans », descendantes des anciens maitres de céans. Le charme énigmatique de cette ville vous inquiète autant qu'il vous émerveille; il a quelque chose de lourd que n'arrivent pas à dissiper les joyeuses veillées au clair de lune au cours desquelles les jeunes gens et les jeunes filles, aux sons du tam-tam, rivalisent de souplesse et de puissance de muscles.

Ahomey au Dahomey, regarde trop vers le passé, tout comme Tombouctou au Soudan, mais Tombouctou ce port de la « Mer sans eau » assis sur la boucle du Niger, voit peut-être poindre dans le Transsaharien un espoir. En attendant, il laisse Bamako se développer à ses dépens; celle-ci ajoute à l'avantage d'être la capitale du Soudan et la tête de l'une des plus grandes lignes de chemin de fer de l'Afrique, le Dakar-Niger, le charme de son pittoresque bassin entouré des verdoyantes hauteurs d'où la Résidence du Gouverneur, Koulouba, nargue la ville. Certes, le Niger ici trop blond, trop chargé de chalands, trop commerçant n'ajoute rien au tableau, mais les jeunes Soudanaises qui, le long du fleuve lave leur linge, plongeant de temps à autre leur corps de bronze dans l'eau pour résister aux rayons du soleil, ont un attrait sûr qui retient le voyageur.

Départ d'Afrique, et « Baufora » doublant le cap Vert s'éloigne de Dakar la « Ville Impériale »... Le cap Manuel, les îles Magdeleines, les Mamelles de Ouakam fuyant, disparaissent lentement et comme à regret.

Choses de l'Afrique noire, nous ne pouvons que souhaiter, à l'occasion de cette semaine Impériale, que nos camarades de la Métropole aient la joie de connaitre ces pays des tropiques qui nous retiennent bien plus par leur charme indéfinissable que par leurs richesses.

L. BEHANZIN.

ETUDIANT, que feras-tu de tes vacances ?

Mon cher Jacques,

J'apprends que tu est reçu à tes examens. Bravo, mon vieux! J'en suis d'autant plus heureux que je sais que tu as bûché toute l'année et que tu as pratiquement consacré tout ton temps à ton travail; tu as donc bien gagné les trois mois de repos que tu vas maintenant t'octroyer, mais que vas-tu faire de tes vacances, je me le demande. Je t'en prie, réfléchis! Actuellement, plus que jamais nous devons « penser » nos vacances: trois mois de repos nous sont accordés, qu'en ferons-nous?

Plusieurs solutions s'offrent à nous.. ou plutôt deux: la première c'est de faire comme les autres années et comme la grande majorité de ceux qui nous entourent, c'est-à-dire se laisser vivre; la chose est simple: prends le train pour une station plus ou moins balnéaire, plus ou moins climatique, n'oublie pas ta raquette et ta pipe, prends une chambre à l'hôtel, ou encore mieux, fais-toi inviter par des amis; dès ton arrivée, traine-toi un peu sur les promenades, dans les bistrots, tu auras vite des amis ou plutôt des camarades avec lesquels tu pourras trainailler, rêvasser... de temps en temps vous arborez une raquette, un dimanche vous irez faire une petite ballade; aux heures de repos, tu liras quelque roman policier ou quelque récit d'amour, après le repas tu écouteras la T. S. F.: tu écouteras d'une oreille distraite les nouvelles... que t'importe de savoir que des hommes se battent, que des hommes souffrent et meurent? Et les semaines passeront vite... tu reviendras comme tu étais parti, peut-être même amoindri.

Mais alors laisse-moi te dire que tu te trompes, que tu ne « vis » pas! Vois-tu, les trois mois de vacances que tu as, c'est pour « vivre » et non pour « végéter »! Vivre, entends-tu? Comprends-tu tout le sens de ce mot? Vivre, ça veut dire avancer, marcher, penser; ça veut dire s'enrichir physiquement et moralement; oui, mon vieux, toute l'année tu as pensé à ton boulot, maintenant, puisque tu ne l'as pas fait plus tôt, il te faut penser à toi et aux autres! A toi, je veux dire à ton corps, à ton âme; aux autres, je veux dire qu'il y a trop de misère autour de toi pour que tu puisses vivre trois mois en égoïste, pour toi tout seul.

Mais j'entends ton objection: « que puis-je faire? Si j'étais scout j'irais camper, je ferais des camps de perfectionnement; si j'étais « compagnon », j'irais aider les paysans dans les champs, mais je ne fais partie d'aucun mouvement de jeunesse et tout seul, je ne puis rien faire! ».. Alors mon vieux, écoute-moi: point n'est besoin de faire partie d'un mouvement de jeunesse pour passer des vacances utilement pour toi et pour les autres; voici ce que je te propose:

D'abord il te faut servir! Le pays te demande de signer un engagement volontaire pour le Service Rural; ce service, il te faut l'accomplir! Faudra-t-il qu'on le rende obligatoire pour que tu le fasses? Non, mon vieux, fais-le spontanément, ton pays l'exige et nos prisonniers, de là-bas, te crient: Remplacez-nous! Donc pas d'hésitation, prends ta part du fardeau national! Mais peut-être que tu te demandes où et avec qui tu travailleras, alors accepte mon conseil: entraine quelques bons copains, formez équipe et allez soumettre votre projet à la Mission de Restauration Paysanne: votre équipe sera envoyé dans un lieu de travail et pendant un mois vous découvrirez ce qu'est le travail en équipe et la joie du service.

Après cela, tu pourras penser plus particulièrement à toi: prends ta tente et avec un ou deux bons amis, des vrais, par camper quelques jours, dans une belle région... Vous soumettrez votre corps à un bon exercice, vous découvrirez la beauté du sol de France et, le soir, autour du feu, votre amitié s'affermira; tu auras gagné un ami, un vrai, et tu sais, un ami, c'est quelque chose.

Mais, après ce camp, il te restera encore du temps; tu pourras lire: pas de la littérature à vingt sous le volume, mais de la vraie littérature, de celle qui nourrit l'esprit et l'âme parce qu'elle fait réfléchir; profite aussi de ce temps pour faire du sport, non pas tant pour le plaisir ou pour l'amélioration corporelle que tu en retireras, que pour le rententissement que cela auras sur ta volonté; crois-moi, une ou deux heures de sport chaque matin, après quoi une bonne douche froide... au bout d'un mois de ce régime tu seras un peu plus maitre de toi.

Mais ce n'est pas tout: tout un monde t'entoure, le connais-tu? Depuis des années tu cotoyes des paysans, des ouvriers et tu ne les connais pas, j'en suis sûr; des hommes nouveaux se lèvent dans le pays pour « servir » et tu es resté jusqu'à maintenant étranger à ce mouvement! Profite donc du temps qui te restera pour « pénétrer » ce monde qui t'entoure: va faire une « période » à l'Ecole Nationale des Cadres d'Uriage ou dans une des Ecoles Régionales; ça ne te coûtera rien, sinon un peu de sueur, de bonne volonté et de chic esprit! La tu entreras en contact direct avec d'autres hommes et tu auras une notion plus claire de la société dont tu es.

Voilà mes suggestions, fais-en ce que tu veux, mais surtout réfléchis bien; tu n'as pas le droit d'aborder tes vacances sans y avoir sérieusement pensé, sans en avoir élaboré consciencieusement le programme. Crois-moi, choisis la seconde solution; alors pendant ces trois mois tu auras avancé, tu te seras enrichi physiquement et moralement, tu auras donné un peu de toi-même aux autres; bref, tu comprendras mieux quelle est ta place dans ce monde.., et le jour où nos prisonniers rentreront, tu pourras leur serrer la main en les regardant en face, mais sans orgueil, car tu n'auras guère fait que ton devoir.

R. BOX.

DEBUT DE L'ETE

- NOTULES -

Dans la nuit moite je vous guette et je danse au-dessus de vous comme un grain de poussière dans un rais de soleil. Mon Diesel bourdonne et mes ailes vibrent et je vise la large cible de votre face. Minuscule vengeance du beau temps, je me prépare à trouer votre épiderme grenu. Ah! Voici le ronflement qui me livre votre chair sans défense. Je descend sur vous en vrille... touché!

Terrifié à l'idée de voir son front orné d'une douloureuse protubérance, il est resté longtemps à veiller, écoutant la chanson zozotante de l'ennemi. Il court ridiculement à travers la chambre, en battant l'air comme un moulin à vent désemparé.

Mais voici la piquante escarbille acculée à l'angle de la pièce. Il lève sa main pour l'exécution. Elle frappe violemment une surface qui lui parait étrangement familière...

Le lendemain son front est orné d'une douloureuse protubérance...

La forêt est toute poésie et la spongieuse mousse invite au repos. Des oiseaux bavardent dans le soir comme des petits vieux devant leur porte, et le soleil rouge ébrèche son disque à l'horizon. Le voyageur inspiré s'endort au crépuscule.

... Il se réveille avec un bon rhume.

Midi. La route étire sa pâte saupoudrée de sucre. Personne...

Si, un chien qui nous regarde, laissant pendre sa langue comme une tranche de jambon frais.

La tortue a sorti son cou plissé de vieille dame et ouvre un œil clair de serpent sympathique. Elle balance sa tête, toute cuite de soleil, pense peut-être, étire ses pattes et, béatement, mâche dans le vide.

Jean MALOSSE.

LE CINEMA EN COULEURS

(SUITE, voir l'Echo du 12 Juillet 1941)

PROBLÈMES — POSSIBILITÉS — ESPOIRS

par Pierre BRARD,
Cinéaste, Diplômé d'Etat

Il est facile de comprendre que les positions des objectifs étant différentes, chaque sujet animé des images avait une perspective différente et variable à tout instant. C'est ce que l'on appelle la « parallaxe d'espace ». Lors de la projection des positifs, il s'agissait de superposer les trois images. Or, on ne peut arriver que très imparfaitement à superposer des images différentes, c'est évident. On y arrivait d'une manière très approximative en réglant continuellement les trois objectifs de l'appareil de projection.

Néammoins, les contours des sujets étaient « cernés » ce qui est inadmissible.

Il rechercha un deuxième système pour pallier à cet inconvénient. Dans ce but il réalisa un appareil de prises de vues à un seul objectif, les trois images étaient alors prises successivement. Hélas! là non plus le problème n'était pas résolu. En effet, les images étant prises « à des moments » différents — d'une image à l'autre un certain décalage des mouvements du sujet avait été enregistré... en conséquence à la projection « le cerne » était toujours là... d'autant plus visible que les mouvements enregistrés avaient été plus rapides. On avait affaire cette fois-ci à « la parallaxe de temps ».

Que nos lecteurs s'imaginent l'effet désastreux que produisaient sur les spectateurs les inconvénients que nous venons de signaler. Supposons que sur l'écran s'avançait un homme ayant un complet « vert »; chaque fois qu'il remuait vivement le bras, par exemple, on voyait ce dernier se partager en trois parties: un bras « fantôme » de couleur « jaune » précédait un bras dont seule la partie centrale était verte, mais il était lui-même suivi d'un autre bras « fantôme » de couleur bleu celui-là... Il en était de même pour toutes les parties de l'image. Bref, l'écran ressemblait à ces mauvaises images d'Epinal, dans lesquelles les couleurs ne sont pas exactement superposées... leur observation était extrêmement fatigante étant donné que les « franges chromatiques » variaient à tout instant.

Le problème semblait un vrai casse-tête!

Il a été résolu de différentes manières, toutes très élégantes. Nous n'entreprendrons pas ici de décrire les différents procédés qui ont permis l'utilisation rationnelle pour le cinéma de la technique : la Trichromie.

Il nous suffit de savoir que pour les procédés dit « d'amateurs », on a cherché à obtenir des résultats agréables, aussi facilement que possible — et sans être astreint à la nécessité vitale pour l'exploitation dans les salles, de pouvoir tirer d'un original autant de copies qu'il est nécessaire.

Pour les procédés professionnels la question est tout autre; les difficultés de réalisation passent au second plan, ce qui importe avant tout est non seulement d'obtenir des résultats agréables, à des prix raisonnables, mais surtout de pouvoir tirer autant de copies semblables entre elles que peut en exiger l'exploitation dans les salles et cela bien entendu sans modifier en quoi que ce soit les appareils de projection en usage et si possible les stutriel » à tous points de vue!

L'ignorance... par les professionnels et par ce qui les financent, et cela est un comble! de ces quelques principes essentiels suffisent à expliquer pourquoi en France on ne fit pas de Cinéma en couleurs, alors que la chose était courante en Amérique et possible en Angleterre.

Précisons: On sait que quelques scandales retentissants... disons de véritables escroqueries ont bousculé les milieux cinématographiques, il y a quelques années et que les affaires en cause étaient des affaires de cinéma

Les producteurs, les metteurs en scènes, commanditaires, financiers échaudés n'ont évidemment pas contribué par la suite à prôner ces procédés.

Nous n'hésiterons pas à dire que s'ils se sont ainsi laissés berner, c'est en grande partie de leur faute. Ils ont été les victimes de leur ignorance.

En effet, avant d'examiner aucune question sur cette technique particulière il importe de savoir ceci: « il est facile d'obtenir un excellent exemplaire d'un film en couleurs. Il est par contre délicat (seuls certains procédés le permettent) et souvent impossible, dans l'état actuel des choses, d'obtenir un **nombre indéfini** de copies d'exploitation.

Des industriels sans scrupules ont réussi à soutirer à des financiers, commanditaires, etc.. des sommes considérables en leur montrant simplement **un film** d'excellente qualité d'ailleurs, mais dont il était impossible de tirer les copies nécessaires à l'exploitation. Les industriels en question oubliaient... naturellement de préciser cette particularité à leurs bailleurs de fonds... ces derniers n'étant pas du métier et ayant vu une projection fort correcte s'en allaient rassurés!

Autre raison analogue, qui échappait de même aux intéressés: Quelquefois, les films, toujours parfaitement agréables sur l'écran... ne pouvaient être projetés qu'avec des appareils spéciaux... Là aussi, les malheureux financiers oubliaient de regarder **l'envers du décor**, c'est-à-dire la cabine de projection! Or, il est évident qu'il ne faut pas songer à changer les milliers d'appareils de projection, sous prétexte de présenter des films en couleurs. Tous les exploitants de salle s'y refuseront. Il est tellement plus simple de choisir un procédé « industriel » à tous points de vues!

Solution trop simple sans doute! Mais il est vrai que dans notre pays, jamais jusqu'à l'heure actuelle, on n'a voulu considérer le Cinéma comme une industrie, au même titre par exemple que l'Automobile ou la Métallurgie!

Dans toutes les Industries, dignes de ce nom, il est fait appel chaque fois que c'est nécessaire, en particulier avant la commercialisation de chaque nouveauté, à des Ingénieurs-Conseils. On réduit ainsi au minimum les risques inhérents à tout procédé nouveau.

Dans le Cinéma, rien de semblable, sur le conseil d'une vague relation rencontrée par hasard, on investit quelques millions... quelques mois après on a acquis de l'expérience, un peu cher, il est vrai, et l'on jure que l'on ne mettra plus un sou dans ce gouffre! Il aurait été tellement plus simple de dépenser quelques milliers de francs en s'assurant le concours d'un professionnel désintéressé et connaissant la question, bref en s'adressant à un conseiller technique ou à un ingénieur-conseil!

IV. — LES PROCEDES MODERNES EN AMERIQUE, EN EUROPE

Et pendant ce temps, que faisait-on en Amérique?

Les Américains mettaient au point le procédé « Technicolor » qui nous a donné : « La Cuccaracha », « Ramona », « La Bataille de l'Or », « Kentucky » et « Robin des Bois ».

Les films Technicolor sont d'une indiscutable valeur artistique, quoique perfectible.

Avantage industriel primordial, ils sont susceptibles d'être tirés en autant de copies qu'il est nécessaire pour l'exploitation... pour eux c'est d'ailleurs d'une exploitation quasi-mondiale qu'il s'agit! Naturellement les films Technicolor passent dans tous les appareils de projection sans aucune modification.

De quoi l'Afrique Noire est reconnaissante à la France

Tu voudrais savoir si les Noirs aiment la France. Ta question m'embarrasse beaucoup et je suis presque tenté de reproduire la réponse indignée qu'un de mes camarades faisait à une question similaire posée par une haute personnalité, il y a deux ans : « Oui, autant que les Français nous aiment. »

Cependant, je comprends bien que tu interroges, car tu ne sais certainement pas combien la France mérite d'être aimée. Les raisons de cet amour c'est surtout dans l'œuvre sociale accomplie en Afrique qu'il faut d'abord les chercher.

Tu as sans doute entendu parler du fameux paludisme, grand cauchemar de ceux que tente une carrière coloniale; tu sais peut-être aussi qu'en Afrique existaient certaines épidémies de peste, de pian, de variole, de fièvre jaune... Eh bien, tout cela, c'est presque de l'anachronisme aujourd'hui. La maladie du sommeil elle-même est traquée partout et risque de disparaitre avant peu d'années. La mortalité infantile est un des graves problèmes auquel on travaille ardemment à trouver une solution.

Comment a-t-on pu obtenir ces résultats en si peu de temps? C'est en multipliant le nombre des dispensaires et des maternités, c'est en préparant de nombreuses équipes sanitaires spécialisées, c'est en augmentant le nombre des médecins blancs auxquels viennent s'ajouter tous les ans les quelque cinquante médecins auxiliaires, sages-femmes et infirmières visiteuses qui sortent de l'Ecole de Médecine Jules-Carde de Dakar, c'est surtout en organisant les traitements gratuits.

Cette gratuité se retrouve aussi dans la deuxième grande œuvre sociale, l'enseignement, chaque année de nouvelles écoles s'ouvrent et cependant leur nombre ne suffit pas à contenir toute la clientèle de jeunes élèves noirs, et, à chaque rentrée, on est obligé de refuser un grand nombre d'élèves. Voici quelques chiffres que j'ai recueillis à ton intention; ils sont de 1938 :

	Enseignement officiel		Enseignement libre	
	Ecoles	Elèves	Ecoles	Elèves
A. E. F. ...	172	9.290	124	12.605
Cameroun ..	184	10.637	227	10.893
A. O. F. ...	447	57.353	81	12.823
Togo	60	10.100	54	3.700
Total ...	863	87.380	480	40.021

Total général : écoles, 1.349; élèves, 127.401.

Ces écoles et ces élèves se répartissent entre l'enseignement rural, l'enseignement primaire élémentaire, l'enseignement professionnel. Chaque colonie a son E. P. S. qui prépare aux grandes écoles du gouvernement général. Ces grandes écoles sont pour l'A. O. F. déjà nombreuses.

L'Ecole Normale William-Ponty de Sebikhotane reçoit chaque année une centaine de nouveaux élèves-maitres et futurs élèves de l'Ecole de Médecine Jules-Carde de Dakar et de l'Ecole vétérinaire de Bamako. L'enseignement professionnel supérieur est donné à Katibougou, au Soudan. Des deux lycées Faidherbe de Saint-Louis et Van Vollenhoven de Dakar sortent chaque année un minimum de dix bacheliers. A cette liste il faut joindre l'Ecole des pupilles mécaniciens de la marine de Dakar.

Tu vois, cher ami, ce que la France a déjà fait dans des pays où la nature n'est pas toujours une collaboratrice docile. Œuvre magnifique réalisée en très peu de temps, grâce à l'esprit de dévouement et d'enthousiaste sacrifice des médecins, des instituteurs, des administrateurs et autres colons blancs et à laquelle coopèrent avec confiance et ardeur les centaines de jeunes noirs qui sortent des E. P. S. et des grandes écoles. Œuvre admirable dont on ne peut pas parler sans songer aussi aux courageux missionnaires qui ont été et restent souvent pour le jeune noir le meilleur représentant du visage le plus pur de la Patrie généreuse. De cette œuvre qui associe tant d'activités désintéressées doit sortir une Afrique rajeunie, une Afrique saine et prospère, et cela, ton ami d'Afrique le sait, le sent, et voilà pourquoi il ne peut pas ne pas aimer la France.

AMORIN.

A Mérindol et Canut

Un Cahier d'Ecolier

Les hasards d'une vie encore militaire m'ont dernièrement amené dans un hameau presque abandonné du Haut-Jura. Quelques vieilles gens achèvent d'y crouler avec les pierres: ceux qui ont la fierté de ne pas encombrer leurs enfants à la ville, ceux qui préfèrent la misère aux petites sœurs des pauvres.

Tout proche des maisons déchaumées, un lac, gris les jours d'orage, mais bleu le plus souvent, un lac, cerné d'anémones et de cigües en fleurs, qui passé chaque nuit la vallée d'un brouillard rapide. Hêtres, bouleaux ou sapins frangent les crêtes alentour; deux corbeaux amoureux s'y pourchassent de grincements.

Je loge à l'école: classe désaffectée, sans chaise ni bancs, avec, au mur, un ancien emploi du temps et, persistante, cette odeur de craie, d'encre, d'élèves, pâle comme un souvenir. Sur l'appui de la fenêtre j'ai trouvé, sali, corné, un cahier de trois sous. L'écriture en parait déjà sûre. Un garçon préparant le certificat d'études, sans doute. Problèmes sur prix d'achat, prix de revient, bénéfice; leçon morale sur l'économie, l'amitié; dictée sur Guynemer. Beaucoup de « bien » en marge, à l'encre rouge, et même des «très-bien».

En date du 17 mai 1917, une composition française.

« Votre Maman vous a envoyé faire une commission dans le voisinage mais, comme le Petit Chaperon Rouge, vous vous êtes attardés sans y songer. Dites ce qui vous a retenu et ce qui est arrivé à votre retour à la maison ».

Et le début du développement:

« C'est jeudi après-midi. Le soleil darde ses chauds rayons sur la campagne. La neige vient de fondre et les prés sont mouillés. Je vais au village chercher notre ration de sucre de 750 grammes... »

La neige vient de fondre et les prés sont mouillés.

Le gamin en tablier noir et galoches, aux pieds crevés d'engelures a-t-il su garder sa simplicité, ou bien, fonctionnaire ventru, ennuie-t-il sa vie entre la règle et l'essuie-plumes, dans la crainte d'un sous-directeur ? Peut-être l'ai-je croisé, un soir de printemps kaki, le long des routes guerrières? Ou bien, tout simplement, est-il mort ?

Qu'importe ! Je le retrouve, voici vingt-quatre ans, à son pupitre. L'institutrice annonce:

« Prenez vos cahiers de textes. Composition Française pour lundi prochain: Votre Maman vous a envoyé faire une commission dans le voisinage... »

Il écrit, la tête un peu penchée. La neige vient de fondre et les prés sont mouillés.

C'est pour quelques phrases d'enfants qu'il nous sera beaucoup pardonné, s'il existe une pitié dessus les hommes.

Lucien GIBERT.
(Lomme)

MémoNum © montpellier3m

LA VIE DES UNIVERSITES

UNIVERSITE D'AIX...

CULTURE ET PARCHEMIN

Les études de Droit laissent assurément des loisirs, même à ceux qui les font sérieusement. Aussi, de tout temps, certains étudiants en ont-ils profité pour suivre divers cours à la Faculté des Lettres.

Je voudrais aujourd'hui dire quelques mots à leur sujet, et plaider leur cause, qui est aussi la mienne.

Il est certain, tout d'abord, que nous sommes bien souvent considérés comme indésirables, aussi bien d'un côté que de l'autre.

Aux Lettres, on nous tient pour d'insupportables fauteurs de troubles — j'ai entendu un jour un appariteur s'écrier: « Ici, messieurs, nous ne sommes pas à la Faculté de Droit! » — venus là pour chercher un parchemin supplémentaire, destiné à procurer des points d'avance à quelque éventuel concours.

La Faculté de Droit, de son côté, nous considère volontiers comme des gens incommodes, ayant toujours d'excellentes raisons de « tailler » les cours, voire — ô scandale! — des conférences.

Mais tout cela, à vrai dire, n'est pas très grave. Par contre, ce qui l'est bien plus, c'est la question des horaires qui, chevauchant impitoyablement l'un sur l'autre, obligent les étudiants à tirer à pile ou face afin de savoir s'ils iront aux Lettres ou au Droit.

Durant le premier trimestre, nous avons présenté, à ce sujet, au Doyen des Lettres, une pétition copieusement paraphée, qui fut reçue avec beaucoup d'amabilité...

Puis l'année passa, sans amener le moindre changement.

Et pourtant, à mon humble avis, il eût été relativement facile d'aménager ses deux horaires, puisque tous les cours de la Faculté de Droit ont lieu le matin et que c'est en histoire et en philo que l'on trouve presque tous les juristes inscrits à la Faculté des Lettres.

Quant au reproche que l'on nous adresse de rechercher davantage les diplômes que la culture, il ne me parait pas justifié, car ce sont là deux fins que l'on peut très bien poursuivre à la fois.

R. M.

FACULTE DE DROIT

Concours de bourses. — Le concours pour l'obtention des bourses de licence (2e et 3e années) et de Doctorat (1re année) aura lieu à la Faculté, le samedi 19 juillet, de 8 h. à 10 h. pour la première épreuve, et de 10 h. à midi pour la seconde.

Pour pouvoir prendre part à ce concours il faut être de nationalité française, et avoir obtenu une moyenne au moins égale à 13 à l'examen de fin d'année.

Beaucoup d'appelés. — Voici le nombre exact des présentés et des admissibles dans chacune des trois années de licence:

1er année. Présentés: 501; admissibles, 195. Soit 38 %.

2e année. — Présentés: 274; admissibles: 114. Soit 41 %.

3e année. — Présentés: 219; admissibles: 149. Soit 68 %.

Résultat global. — Présentés: 994; admissible: 458. Soit 46 %.

On voit, par ces quelques chiffres, que si, de la 1re à la 3e année, le nombre des candidats diminue de plus de moitié, le nombre d'admissibles reste par contre à peu près stationnaire, d'où une augmentation considérable du pourcentage.

En outre, pour que cette statistique soit plus expressive, il est bon de la prendre à rebours, pour ainsi dire, en considérant le nombre d'étudiants collés. On arrive ainsi aux chiffres suivants: 54 % pour l'ensemble des trois années, et 62 % pour la 1re année.

Et les oraux feront encore diminuer ces chiffres!

Avis, par conséquent, aux nouveaux bacheliers qui, selon les plus immuables traditions, vont se précipiter dans les Facultés de Droit, sous prétexte qu'on n'y a rien à faire. — R. M.

...MARSEILLE

FACULTE DES SCIENCES

La réouverture du Museum d'Histoire Naturelle. — Le Museum d'Histoire naturelle de Marseille, fermé pendant la guerre, a ouvert ses portes au public mardi 1er juillet.

La réouverture, ou plutôt l'inauguration — car il s'agit d'une véritable rénovation — a été présidée par M. Barraut, administrateur extraordinaire de la ville de Marseille, qui a excusé M. le Préfet. Notons la présence de M. Corroy, doyen de la Faculté des Sciences; Cornil, doyen de la Faculté de Médecine; Fribourg, directeur des Services administratifs de la ville; Conchou, directeur des Services financiers; des Directeurs d'instituts et de nombreux professeurs et naturalistes.

M. Fribourg a pris la parole pour retracer très brièvement l'histoire du Muséum de Marseille, premier musée de province, et féliciter M. Pétit, directeur du Museum, pour l'activité qu'il a montrée dans la nouvelle organisation du musée. M. Barraut a précisé le rôle du Museum et affirmé que la ville de Marseille était prête à réaliser de grands efforts pour le faire revivre.

Enfin, M. Petit a présenté les nouvelles installations. Dans la grande salle du rez-de-chaussée, où le public remarquait autrefois des vitrines de Paléontologie un peu monotones, a été aménagée l'Ostéologie comparée. De nombreux squelettes, appartenant à différents groupes de Vertébrés, ont été minutieusement montés et très élégamment présentés; dans les vitrines latérales sont exposés des spécimens en parfait état de Carnivores, Rongeurs, etc. Une deuxième salle est réservée aux riches collections de Paléontologie. M. Petit a annoncé en outre que l'aménagement des salles du premier étage serait bientôt achevé. Dès le 14 juillet, le public pourra y consulter une très belle collection de Malacologie et de Carcinologie et y admirer plus de 4.000 spécimens d'oiseaux. Mais le grand désir du directeur réside surtout dans l'installation d'une salle réservée à la Provence, où les naturalistes, et particulièrement les jeunes naturalistes, pourraient s'instruire et orienter de plus en plus leurs recherches vers la Zoologie, la Botanique et la Géologie régionale. Enfin, l'an prochain, des excursions du Museum, dirigées par les professeurs de la Faculté des Sciences, seront organisées.

Ainsi, le Museum d'Histoire naturelle de Marseille, dans un cadre complètement rénové, sera apte à remplir un double rôle scientifique et éducatif A côté de la Station marine d'Endoume, il est un témoignage de plus de la vitalité toujours croissante des Sciences Naturelles dans l'Université d'Aix-Marseille.

S. F.

UNIVERSITE DE LYON

FACULTE DE DROIT

Nomination. — M. Pierre Garraud, doyen de la Faculté de Droit de Lyon, vient d'être nommé, par le Gouvernement du Maréchal Pétain, Conseiller municipal de notre grande cité.

Eminent professeur de Droit criminel, M. Garraud, comme Doyen, a su se faire apprécier de tous les étudiants de notre Faculté. Membre de l'Association Internationale du Droit pénal, il est aussi l'auteur de nombreux ouvrages juridiques universellement réputés. Sa science et sa haute culture l'ont fait à plusieurs reprises appeler en mission, particulièrement à Liége, au Caire et à Beyrouth — ville universitaire française qui possède une école de Droit très florissante.

Après M. le professeur Pelloux, qui fut récemment nommé conseiller municipal de Villeurbane, M. Garraud reçoit une distinction qui vient encore témoigner de l'éclat de notre Faculté de Droit.

L'Echo des Etudiants est heureux de pouvoir, à cette occasion, lui adresser ses vives félicitations.

J. H.

UNIVERSITE DE MONTPELLIER

FACULTE DE DROIT

En suivant les examens. — Les oraux de capacité sont terminés, ceux de Licence le seront le 15. Entendu cette remarque pertinente d'un candidat de première année: « Pour qu'il y ait concubinage notoire les relations entre l'homme et la femme doivent être publiques ». Mais, Monsieur, s'écria le Doyen, c'est un attentat à la pudeur! — On voit que notre doyen n'a pas tort d'habituer les candidats à prendre soin de la forme de leur exposé. Il a d'ailleurs une méthode bien à lui, traditionnelle et pour tout dire, classique: il donne le code aux candidats et leur demande d'expliquer tels articles; souvent il arrive que les « impétrants » soient incapables d'expliquer les textes alors que de mémoire ils trouvent toujours quelque chose à dire.

La réforme de la Licence. — Après celle de la licence ès lettres, celle de la licence en droit est dans l'air. Mais quel procédé va-t-on employer. Exigera-t-on de même un examen d'entrée; ce serait difficile car sur quoi porterait-il? en tout cas pas sur le droit et pourtant c'est de cela qu'il s'agit; de l'histoire, du français! probablement mais la formule ne me parait pas pour le droit satisfaisante. Va-t-on revoir la licence en 4 ans. Je sais des professeurs qui en sont partisans. Le mieux est encore — pardon Messieurs les premières années — de se montrer sévère au début.

En réalité il faudrait prendre le mal à la racine et la racine c'est la sixième, c'est toute la question de l'enseignement, démocratique ou aristocratique. Une sage moyenne détenue par l'extension du système des bourses pourrait être un moyen satisfaisant. Mais ceci n'est pas de notre domaine, les réformes sont commencées, elles continueront sans doute sous l'impulsion du Ministre Carcopino des années seront nécessaires pour en apprécier les résultats.

En tous cas souhaitons, comme nous le déclarait le professeur Demontés, en cela d'accord avec beaucoup d'autres, qu'il ne soit plus nécessaire d'apprendre le « penser » aux étudiants. Alors la licence ne sera plus l'équivalent d'un bachot et le doctorat fournira des lauréats qui suivant le mot, seront capables d'être des magister.

J. POUGET.

Une tâche pour la jeunesse de demain:

REFAIRE LA FRANCE PAR L'ARTISANAT RURAL

Le régionalisme appartient à l'Histoire de toutes les nations. La France, plus que tout autre Etat, est née de lui. Ses provinces étaient si différentes, si personnelles, si opposées l'une à l'autre, qu'elles ont été longtemps des Etats n'ayant d'autres maîtres, au moins jusqu'à Louis XI, que leurs propres Seigneurs. L'unité du Royaume n'a porté atteinte, d'ailleurs, à leur personnalité pas plus qu'à leurs règles propres. Leurs coutumes, leurs privilèges, parfois leur langage, souvent leurs costumes, sont demeurés d'une originalité incontestable. Le fractionnement seul de la France en départements a eu raison d'elles. Mais cette réforme malheureuse est-elle si lointaine qu'on ne puisse, par le détail le plus menu, emprunter au système provincial les intérêts qu'il a réalisés, les avantages qu'il comportait, pour appliquer ceux-ci à la refonte de la France?

Dans l'étude fort pittoresque et fort profonde qu'il a placée en tête de la correspondance inédite du Marquis de Sade, publiée par ses soins, M. Paul Bourdin apporte à notre thèse un argument capital. Ecrivant du Tiers, il établit que celui-ci « **ne répond pas à ce que nous appelons aujourd'hui le peuple** », et que « **la force vive de cette société réside dans sa stabilité, dans son attachement au sol ou à l'établi** », que « **chaque foyer est lié à une tradition locale** », que « **toute chose se fait et s'accroît par un labeur personnel** ». Et, amassant en un coup d'œil toutes les provinces de France, à la veille de la Révolution, sans esprit de querelle, de blâme ou de louange, M. Bourdin enregistre que « **le groupement des familles autour du clocher permet à chaque génération d'ajouter le fruit de son travail à celui des générations précédentes** ».

Le résultat de cette position étroite autour du clocher, obligatoire certes puisque la civilisation n'avait point effleuré celui-ci des étonnantes et multiples découvertes qui ont brisé sa solitude, c'est qu'à cet instant la société française « **tire surtout sa force de ce qu'étant terrienne dans son principe elle est restée rurale dans son économie** ». Nous pouvons aisément transposer: ce qui était vrai de la Société l'était plus encore de la Nation.

Si la France, attirée tout entière par l'hallucination des cités, était demeurée terrienne, elle n'eût point connu dans leur grandiose horreur les guerres de 14 et de 39. Une seule chose eût pu sauver la France industrielle de ces deux épreuves: la mise en valeur de son incomparable domaine colonial. Mais elle est demeurée velléitaire, avec l'embryon de sa production industrielle et de son exploitation agricole d'outre-mer, larvée, assise entre deux chaises, certes sans danger immédiat pour ses voisines, mais cependant susceptible d'en constituer un dans l'avenir. Faute de n'avoir point su pousser à fond vers l'une ou l'autre de ces solutions, nous avons attiré la foudre sur notre tête.

Nous ne prétendons point qu'il eût fallu choisir, ou ne mettre en état de productivité agricole notre domaine colonial qu'eu égard à la progression de la désertion des campagnes, mais nous pensons qu'en ne fabriquant ni une France industrielle capable d'exporter à bon compte, ni une France agricole que nous avons laissé dépérir presque complètement, ni une France coloniale, nous avons réalisé en vingt années une tâche négative, bien payée et justement payée par notre désastre d'aujourd'hui.

A ces trois maux auteurs de notre ruine, quel remède opposons-nous? Aucun.

Nous ne sommes pas en mesure de reprendre notre activité industrielle, le manque de matières premières s'y opposant.

La désertion des campagnes est due à deux causes principales: les appétits individuels se sont développés en fonction de la progression de la civilisation, l'attrait de la ville s'est exercé d'une manière souveraine sur les paysans, qui répugnent comme tous les êtres humains à l'isolement, et qui ont estimé ne pouvoir continuer à mener une vie de paria, comparativement à l'habitalité des cités. D'autre part, l'insécurité des récoltes, dont les deux ennemis sont le temps et l'insecte, la trop fière dureté du labeur sans répit accompli de l'aube au crépuscule ont conduit le paysan à rechercher à la ville, grâce au parlementarisme, l'emploi administratif, cependant que les métiers ruraux, du sabotier au forgeron, du taillandier au vannier, ont fourni à l'usine la presque totalité de ses artisans. Le village s'est dispersé, fondu, et la cellule communale s'est vidée de tout ce qui constituait son armature. Peut-on en vouloir aux fermes, qui ont ainsi perdu leur quartier général de naguère, de n'avoir pas voulu demeurer isolées et d'avoir subi à leur tour l'attraction des villes?

Nous nous trouvons donc, lorsque nous examinons cette désertion des campagnes devant une constatation très nette: l'artisanat rural ne s'est pas maintenu parce qu'il a obéi à l'appel de la cité. Il a déserté son poste, et cet abandon a déterminé la désertion des paysans. Pour ramener ceux-là à la terre, il convient donc avant tout de ramener ceux-ci au village.

Si les Services agricoles départementaux prenaient la peine de lever une statistique ils constateraient que les fermes abandonnées sont en nombre infime comparativement aux maisons abandonnées des villages. Il faut donc recréer le village pour maintenir à la terre le paysan. Et pour cela il faut recréer l'artisanat rural.

Empruntons encore à M. Paul Bourdin, cette suggestive description:

« **Une partie de ceux qui ne possèdent point de terres... exerce des métiers qui ont à peu près disparu des petites agglomérations. On verra ce qu'était le village de la Coste. Là où il ne reste plus que quelques maisons accrochées à une ruine, et une centaine de carriers communistes employés dans les entreprises du voisinage, il y avait alors un bourg populeux avec des notables... Toute bourgade possède le corps complet des artisans et des ouvriers: des drapiers drapant, tisseurs à toile, chapeliers, cordiers, cardeurs, tonneliers, charrons, forgerons, C'est l'antique organisation aryenne, celle qui ne contraint à s'éloigner du pays quelques cadets aventureux, qui d'ailleurs, ne quittent pas le foyer du chef de famille sans en emporter les fortes disciplines.** »

Nous avons l'ambition, à la faveur des circonstances actuelles, de ressusciter cet artisanat.

L'industrie élèvera la première objection. Elle prétend n'abandonner ni ses espérances de demain, ni ses efforts d'hier, ni ses immobilisations d'aujourd'hui. Elle est riche d'expérience et esclave de son amortissement Entre l'hypothèue et l'intérêt de son capital, aujourd'hui chômeuse par nécessité, elle entend bien qu'elle a des droits sur l'avenir, et que l'artisanat rural ne peut pas tenir contre elle la concurrence. C'est qu'elle est forte surtout de ses ouvriers: si ceux-ci la quittaient cependant, que vaudrait-elle dans l'avenir?

A l'heure actuelle en position diminuée, l'usine est dans l'expectative. Si elle est en mesure de produire, le rythme de sa fabrication est rompu. Elle est de plus désaxée, habituée qu'elle a été souvent à travailler pour l'armement. De toute manière elle ne peut pas recevoir en quantités suffisantes les matières premières qui lui sont nécessaires. Il semble donc possible de profiter de cet état de choses pour tenter de recréer l'artisanat rural.

Cette opération peut être effectuée de la manière suivante: les listes de chômage sont soigneusement examinées. On relève sur celles-ci les jeunes gens de 21 à 30 ans, spécialistes réels dont il sera facile de connaitre les capacités après enquête auprès du dernier employeur, métallurgiste, menuisier, entrepreneur, etc. Le département d'origine de cet ouvrier — il est rare que celui-ci soit un parisien pur — doit permettre d'envisager la réinstallation dans une commune dépourvue de ses artisans de naguère.

L'installation de ceux-ci est facile. Elle est uniquement fonction d'un crédit de l'Etat. Les Services de l'artisanat rural ont eu la charge, en effet, de faire le recensement des maisons abandonnées. Ils ont fait choix d'un immeuble susceptible d'être affecté à l'usage d'ateliers, et d'une maison suffisante pour loger un couple. Ils se sont rendus acquéreurs de cet atelier et de cette maison, qui sont mis à la disposition de l'intéressé, lequel reçoit en outre un crédit suffisant pour réaliser l'installation de son atelier. L'une et l'autre sommes sont commises à titre remboursable à partir de la cinquième année, suivant une échelle proportionnée au montant du capital engagé. Ce capital ne porte pas intérêt, du fait que la renaissance de l'artisan rural grâce aux impôts directs et indirects que celui-ci est appelé à supporter, paye largement le loyer de l'argent.

L'avantage de cette opération n'a pas besoin d'être défini. On a ainsi arraché à l'existence pernicieuse de la ville, génératrice souvent de descendances tarées, un homme dont le foyer pourra être plus sain, mieux équilibré et certainement plus profitable à la Nation. On a d'autre part constitué au profit de l'Etat un capital mobilier certain, mobilisable à tout instant, et dont la Nation demeure la bénéficiaire, libre à elle, en ce qui concerne les immeubles, de les louer ou de les vendre.

Mais au-dessus de ce bénéfice humain, il y a celui de la renaissance agricole. On voit aujourd'hui nombre de villages incapables de pouvoir ferrer leurs chevaux dans un rayon rapproché — il n'est pas rare de compter une quinzaine de kilomètres. La quincaillerie pour l'outillage de toute nature, de la bêche à la cognée, est au chef-lieu de canton, comme le sabotier, comme le tonnelier, comme tous les éléments du labeur quotidien. On remet l'achat au lendemain, ou la réparation, et souvent de telles négligences coûtent cher, par le manque à gagner qu'elles déterminent, ou par les conséquences de leur non-exécution immédiate. Le village, désaffecté, n'a plus de vie propre. La voie ferrée ne compte plus sur son trafic, l'autobus département ne le considère plus dans son circuit, et la population, petit à petit, sans objet comme sans moyens l'abandonne. L'artisanat rural le ressusciterait. En recréant le trafic, il ramènerait la vie. A lui est accessible la matière première, parce que consommée par petites quantités, en fractions aisément livrables. En reconstituant ainsi la cellule communale, en plaçant à la portée du paysan les outils nécessaires à son labeur quotidien, la Nation réaliserait cette décentralisation industrielle hors de laquelle il apparait qu'il n'y ait, à l'heure actuelle, aucun salut.

Le retour à la terre est fonction de cette renaissance. Il découlerait d'elle par force, enrayant avant toute chose l'exode, et appelant, par la bourgade à nouveau industrieuse, consommatrice dont les frais de transport ne gêneraient point la capacité d'achat, les nouveaux artisans de la terre au travail.

Raoul MONMARSON.

(Lire la suite en quatrième page)

Soyez de nos Amis
Abonnez-vous!

Nos Enquêtes

Aux Confins de la Science et de l'Histoire

PRÉCISIONS ET INTUITIONS

Des vestiges éloignés de la très haute antiquité nous indiquent l'existence, en ces temps reculés, d'un état développé des connaissances humaines (scientifiques en particulier). Nous avons posé à nos lecteurs les larges questions suivantes, qu'ils sont appelés à résoudre ou à préciser autant qu'il se peut sur les vastes terrains, tant de la science historique que de la philosophie. (Voir nos numéros 11, 17 et 21).

Nous rappelons ces questions:

— Pensez-vous que les connaissances humaines dérivent d'une perfection primitive ou qu'elles n'ont fait que progresser?

— Comment se sont-elles conservées et transmises d'une terre à une autre?

Voici une réponse précise et de caractère historique d'un de nos lecteurs, instituteur à Tébessa (Algérie):

Dans l'un de ses numéros, l'Echo des Etudiants demandait comment les éléments de la culture égyptienne avaient pu passer en Afrique du Nord. Je me permettrai de vous proposer la réponse suivante:

Il est certain que, dès la plus haute antiquité, les Berbères ont subi l'influence de civilisations séparées pourtant de leur habitat par l'étendue du Désert. Les caravanes jouèrent, à cet égard, un rôle important, car les oasis, plus nombreuses alors, permettaient les grands voyages. C'est pourquoi les tribus berbères devaient avoir des rapports, d'une part avec les empires noirs du Niger, et, d'autre part, avec l'empire des Pharaons. Avant l'arrivée des Tyriens, déjà, on connaissait en Afrique du Nord les animaux domestiques, et les procédés culturaux usités en Egypte, et on y pratiquait le culte des astres et des animaux, tels que le bélier, cultes venus, eux aussi, de la vallée du Nil.

Carthage développa les voies terrestres qui furent appelées à jouer un rôle aussi important que celui des voies maritimes: un premier itinéraire reliait la Tunisie au Soudan par le Sahara oriental, tandis qu'un deuxième longeait le golfe des Syrtes pour atteindre l'Egypte. C'est ce qui permit aux échanges commerciaux, culturaux et religieux de s'intensifier.

Au IVe siècle avant notre ère, nous voyons une princesse noire vivre à Carthage et y être pompeusement enterrée. Et de nombreuses nécropoles nous révèlent des objets d'origine ou d'inspiration égyptienne: figurines de Phtah, dieu de Memphis, d'Horus ou de Râ; cartouches de Pharaons tels que Mykérinos ou Thouthmès III (le Napoléon égyptien); ou amulettes magiques portant l'œil d'Osiris, l'image d'Isis ou celle de Thot, le dieu cynocéphale « dont la voix enchante... »

Les apports culturaux et religieux eurent la même importance que les apports commerciaux. Des « missionnaires », venus de la vallée du Nil, instaurèrent à Carthage les cultes d'Isis et de Sérapis. Et il est probable que nombre de prêtres d'Echmoum, le dieu punique des Sciences, allaient en Egypte, à Thèbes, à Memphis ou à Saïs, centres intellectuels renommés dans tout l'Orient. Là, on les initiait à la doctrine d'Hermès, à la science des Nombres, ainsi qu'à l'Astronomie et à la Magie.

Ch. KLINGEL-SCHMITT.

Une amie algéroise de l'Echo, débordant le cadre même de la préhistoire et plongeant un intuitif regard jusqu'à nos plus lointains horizons, nous propose une argumentation nouvelle qui mériterait d'être, toujours aussi clairement, approfondie et précisée. Voici sa réponse:

J'ai entendu beaucoup parler, au sujet de votre consultation, des pyramides égyptiennes, de leurs significations diverses. En réalité, ces amateurs de mystère n'avancent en rien vers une solution: la Science antique, dans ses manifestations parvenues jusqu'à nous, pose un problème immense que l'on ne résoud pas en s'arrêtant là.

Sur vos deux questions, l'une intéresse les techniciens de l'Histoire et les déchiffreurs d'hébreux, dont je ne suis pas; l'autre les penseurs, ou simplement les rêveurs extasiés de la beauté et de l'infini de l'Etre et de la Pensée.

Une donnée certaine: la haute antiquité, en Egypte, en Chine, et ailleurs, a connu un état des connaissances humaines au moins égal au notre à bien des égards. Principalement, le domaine de la Science était très développé (ou plutôt ce que nous appelons ainsi), et des notions découvertes avec peine, et avec gloire, par le monde moderne, étaient alors connues très simplement — mais pieusement et jalousement gardées par les Prêtres. Et là apparait le plus important aspect du problème: pourquoi les notions de la Science étaient-elles dès leur apparition confondues avec la Religion? Il me semble que: demander quelle est l'origine des connaissances scientifiques conduit à envisager l'état de lesprit humain dans ses rapports avec les données et les lois de l'Univers, car dans l'intuition primitive de ces rapports se trouvent les sources de toutes religions.

Le caractère sacré du Nombre dans les temps antiques nous apparait nettement. Je n'en rechercherai pas les causes exactes — que je crois voir dans l'extrême et superstitieuse prudence mise, à l'origine, par les initiés à exprimer en mesures matérielles (qui semblent si réelles et sont si trompeuses) ce qu'ils savaient être infini, pour mieux conserver les données de leur science. La base du Nombre, l'Unité, devait certainement, dans ce cas, représenter une qualité particulière. On y a songé: et la Coudée sacrée des Saintes Ecritures et de la Grande Pyramide, utilisée seulement à l'occasion des cultes, nous apparait comme le stupéfiant résultat d'un calcul que nos savants révisent encore. Alors que notre mauvaise unité est fondée sur la longueur instable du méridien, la coudée sacrée était de 0 m. 635660: dix-millionième partie du rayon polaire terrestre pratiquement invariable. On pourrait multiplier longtemps des cas semblables. Les procédés de telles connaissances en ces temps ne nous sont révélés par rien. Nous n'ignorons pas qu'elles se sont, sans aucun doute, transmises comme les rites mêmes des religions par des initiations réservées à une caste privilégiée dont elles faisaient la puissance. Une expression perdue dans une épitre de saint Paul nous en apporte une image dégradée et lointaine lorsqu'il accompagne ses préceptes de ces mots: « O, Timothée, garde le dépôt... »

Telles sont donc les deux données que je crois découvrir dans cette vaste question: l'existence, dans une très haute antiquité, de connaissances élevées, de caractère religieux avant même que scientifique (ces deux notions devant d'ailleurs être confondues); la transmission de ces connaissances de génération en génération par l'intermédiaire d'initiés. Là se pose réellement le problème, et celui-ci me semble être uniquement le suivant: jusqu'où remontent ces transmissions? Autrement dit, il s'agit de les suivre en ligne ascendante dans le temps, et cela autant que notre science peut nous le permettre, puis, au-delà, par la voie de la logique qui peut seule fournir, au moins, l'hypothèse la plus satisfaisante.

La préhistoire nous enseigne que l'état primitif de l'humanité était bestial. L'histoire nous montre qu'une haute antiquité révèle une civilisation avancée. Entre ces deux époques: rien qui puisse nous révéler une transition sur un tel plan. Les connaissances de l'An 3000 étaient-elles une génération spontanée? Certainement pas — non plus qu'elles ne sont les conquêtes laborieuses de techniciens (dont aucune trace n'apparait).

Donc, à certain moment, l'enseignement oral des patriarches s'est exprimé matériellement (tablettes, monuments) — à moins que ce moment ne soit que la limite pratique actuelle de nos découvertes A partir de ce moment, l'histoire certaine de ces notions ne nous révèle qu'une décadence et l'oubli de leur sens profond. En remontant le passé, au contraire, nous évoluons vers une perfection de plus en plus remarquable, vers une communion de la matière par ses mesures apparentes et de l'expression la plus pure de la vie spirituelle exprimée par la religion. Objecte-t-on le paganisme, voire un polythéisme égyptien ou chaldéen qui ferait figure d'état primitif? Cet état n'était déjà qu'une régression, et des inscriptions d'un passé plus reculé nous le prouvent en invoquant « le Dieu seul, le Dieu unique », cependant encore que le Livre des Morts, qui domine de plusieurs millénaires l'histoire religieuse, adresse à un Maître suprême cette invocation aussi pure que celles de nos apôtres: « Je te rends hommage, Dieu grand, Dieu de Vérité et de Justice; je suis venu à toi, mon Maître, et me voici pour contempler tes perfections... »

Aurions-nous quelque raison de ne pas penser, en remontant les temps que cette progression se poursuit, ou que cet état se perpétue jusqu'au mystère même de l'origine humaine — avec peut-être d'ailleurs d'immenses fluctuations? Et, s'il était prouvé rationnellement que cette origine ne peut être que divine, ferait-il le moindre doute que nous sommes en présence de grandes notions intégrées dans la substance même de l'âme humaine, tout d'abord claires, puis enfouies, obscurcies et aperçues seulement en quelques révélations précieusement conservées et transmises? Je ne pense pas qu'une seule preuve contraire, qu'un seul argument logique puisse s'y opposer.

Josette L. (Alger).

Centralisation des réponses à notre consultation « Aux Confins de la Science et de l'Histoire », par notre correspondant algérien R.-J. Anglade, 28, rue Duc-des-Cars, Alger. Nous faisons appel à nos Maîtres, à tous les Jeunes que ces problèmes intéressent, à toutes personnalités compétentes, pour donner sa pleine valeur à cette étude philosophique et scientifique.

A LA MÉMOIRE DE

M. Albert DEMANGLON

Professeur à la Sorbonne

La terre et l'école

par Victor PRÉVOT

Agrégé de l'Université
Professeur au Lycée de Carcassonne

Tout conspire aujourd'hui à rendre aux Français leur vocation terrienne. La défaite et l'invasion, jetant sur les routes les populations des grands centres urbains, condamnant l'armée à une retraite incessante, ont fait connaître nos campagnes, plus que bien des vacances longuement étudiées. Beaucoup se rappellent l'accueil fraternel d'une famille paysanne, dans une métairie perdue, où les lourds épis de maïs pendaient au plafond, la paix un moment retrouvée, les misères évanouies. Loin des itinéraires célébrés par le guide Michelin, bien des Français ont découvert alors la route amicale, ignorée de la grande marée des réfugiés, l'ombre angoissante des platanes et l'appel de Dieu, le soir, au grand clocher triangulaire qui domine la vallée. Aujourd'hui, chacun sait que la vie est plus facile à la campagne, la réglementation perd même toute signification dans la métairie qui vit repliée elle-même: la terre n'a jamais manqué à ceux qui la cultivent, comme l'ont enseigné les ancêtres.

Nous semblions prendre conscience que notre population est profondément terrienne, que la terre nous a nourris, a façonné notre corps, nos habitudes, notre mentalité, nos aspirations. Feux de la St-Jean « qui saluent la gloire du soleil au solstice », proverbes et dictons qui permettent au paysan de prévoir le temps et de composer avec lui, soins minutieux avec lesquels le paysan champenois ou bourguignon aménage sa terre, choisit ses cépages, travaille son vin pour en faire un grand vin, sage économie grâce à laquelle l'argent lentement acquis peut s'investir dans «des biens au soleil», et permettre de monter, à la génération qui suit, c'est l'antique alliance avec la terre, douce et bonne, qui nous a donné tout cela. Beaucoup de Français peuvent relire sans fouiller dans des archives, leurs origines terriennes. Qui ne découvre dans sa mémoire ou dans les souvenirs de ses parents, la robuste ferme bretonne, aux murs de granit, accroupie au milieu du bocage, le mas languedocien, ennobli par la haie de cyprès qui protège du mistral, par l'escalier de pierre extérieur surmonté d'un balcon où la femme picarde, presque hostile, repliée sur elle-même dans la contemplation des étables, des récoltes engrangées, où l'aïeule filait et ourdissait le lin? Vignobles et prairies, des pays calcaires du Midi, isolés au milieu des garrigues comme un semis d'oasis, champs étirés en fines lanières, dans le sens des sillons de la Lorraine ou de la Champagne, pâtures de la Vendée, de comme la Bretagne encadrées de chemins creux et de haies qui, de loin, donnent l'illusion de la forêt, ces pays de nos campagnes, dont nul historien n'a encore pu déterminer l'origine avec certitude, attestent que la prise de possession de la terre par l'homme est une œuvre peut être millénaire.

Pourtant, ce vieux charme de la terre que nous retrouvons à présent, a peut-être failli se rompre. Non que la terre se soit détachée de l'homme qui l'a modelée. Mais l'homme peu à peu la reniait, ne lui donnait plus de fils pour la travailler, quittait même, sans esprit de retour cette terre d'Aquitaine si accueillante, la plus riche de toutes peut-être à l'époque gallo-romaine et médiévale. L'on voyait s'évanouir cette amitié de l'homme et de la terre, si sensible chez ces paysans qui vont le dimanche regarder croître leurs récoltes, dans les champs qu'ils n'ont pas quitté de la semaine. Le paysan supportait mal l'effort continu, mal payé d'ailleurs sur les mêmes sillons. Le village qui avaient ses faiseurs de bons mots, son journal parlé, tout plein de gaillardises, fait d'anecdotes savoureuses, grossies et déformées par la malice populaire, ses fêtes, comme les du casses et les kermesses du pays flamand, ses concours de tireurs à l'arc ou à la flèchette, son patriotisme enfin qui suscitait de petites guerres entre enfants de villages différents, cessait de borner l'horizon et les espérances de ses habitants, d'enfermer leur existence pour donner naissance à des déracinés. Vide des campagnes sans sillon, des villages sans habitants, des Causses et des Alpes du Sud, la vie se retirait de la terre. Un observateur sagace des choses de la Gascogne, le docteur E. Salat, le notait déjà avec force, il y a plus de 30 ans. Des raisons politiques, sociales ou économiques ne sauraient pas davantage expliquer l'affaiblissement de la classe rurale aujourd'hui que sa puissance autrefois. Pourquoi, au XVIe et au XVIIe siècles par exemple en Angleterre, les moutons chassaient les hommes, sélon le mot de Thomas More, les paysans quittaient leurs champs qui devenaient d'immenses parcs à moutons, alors que le paysan français, accablé pourtant par les guerres, les impôts, les droits seigneuriaux demeurait attaché à la terre qu'il cultivait héréditairement, paré déjà du titre de propriétaire

C'est que la vocation du paysan nait d'un état d'âme. La terre prend possession de l'homme qui a été obscurément remué par elle, et a sali son charme. L'enfant, à la campagne, est tout naturellement un apprenti paysan; le jeune gascon a dès son tout jeune âge conduit les grands bœufs garonnais et la petite fille de Normandie a déjà fatigué ses frêles poignets, à traire, à l'exemple de sa mère. Mais cette admiration pour les travaux des champs se perd vite si l'école ne cultive pas ce premier sentiment. Ainsi l'école a charge d'âmes et charge de vocations paysannes.

Mais la formation abstraite et intellectuelle qui est donnée à l'école primaire ne fait pas surgir l'amour des blés ou des vignes qui poussent sur le terroir de la commune, ne développe pas l'orgueil de la petite patrie. L'enseignement primaire essaye de donner une connaissance du monde toute rationnelle, scientifique même et de former le jugement. Mais il n'existe aucun lien entre l'école et la terre; ici, tout est tradition, pratiques vénérables, voire routinières, atavisme même; là le maître semble vouloir former un jeune européen, apte à tout assimiler et peut être à tout oser, dans le vaste monde.

L'enfant n'est plus un jeune auvergnat ou un jeune savoyard, il n'est plus intégré dans son milieu rural. Les meilleurs élèves des écoles rurales les quittent définitivement la terre. Qui n'a pas entendu la parole de l'instituteur, lourde de conséquences: « Toi, tu es assez bête pour être un paysan ». La honte d'être paysan se substitue à l'orgueil de la terre que l'enfant possédait dès son tout jeune âge. S'il demeure toute sa vie sur le sol paternel, il en éprouvera une amertume inavouée, il n'aura plus la fierté de la splendeur des lourdes gerbes de blé et cherchera volontiers dans la culture une matière à spéculation.

L'on voit le remède. Pour qu'une classe rurale forte se reconstitue, il faut que l'école, loin d'étouffer l'appel de la terre, fasse éclore la vocation du jeune paysan. L'enseignement très intellectuel doit s'élargir, devenir plus concret, viser un métier, dans une province, sur un sol donné. Ce n'est pas un jeune européen qui fréquente l'école primaire, c'est un enfant de la campagne qui pénètre un jour dans une grande salle froide, tout en larmes, regrettant de ne plus pouvoir se pencher sur le grand cheval boulonnais ou dénicher les nids des bergeronnettes. Pour rendre à la communauté du village sa force, il faut intégrer l'école dans cette communauté et non pas la désincarner, multiplier les points de contact entre l'école et la terre, accorder l'école au pays, au village.

Assurément, le maître d'école doit être un peu paysan. Non qu'il soit capable de faire des cours d'agriculture bien savants, mais s'il a l'âme remplie par le charme de la vie rurale, il saura inspirer au petit paysan l'orgueil de son métier, lui montrer toute la science et toute l'expérience enfermées dans une fumure, un assolement ou le choix d'une semence. Les pratiques les plus surannées en apparence, comme la polyculture en Aquitaine composent en réalité habilement avec l'instabilité et l'inclémence du temps et avec la diversité des sols. Par ses lectures et par ses exemples, le maître saura aussi faire pratiquer l'enfant au rythme des travaux et des jours et fortifier ainsi une vocation encore timide.

Bien plus, il y a peu de disciplines qui ne puissent être comprises dans un cadre local. Histoire locale, géographie locale, centres populaires, folklore, langue d'oc, vie des plantes et des « bêtes de chez nous », industries et arts locaux, toutes ces études sont éminemment propres à faire aimer la petite patrie. Certes, toute culture s'appauvrit, si elle s'enferme dans un cadre restreint, mais elle gagne en vie et en profondeur si elle prend ses racines dans le milieu où vit l'enfant.

Une leçon de géographie est sèche et aride si elle étudie les fleuves, les forêts, les maisons, les hommes comme des phénomènes en quelque sorte planétaires. Mais l'enfant reconnait immédiatement la vie de la rivière où il s'est baigné, il sait qu'elle creuse son lit à l'aide des cailloux qu'elle charrie, qu'elle se perd un instant dans le calcaire, qu'elle fait reculer insensiblement la petite cascade: l'enfant a eu la forêt toute proche, il s'est préoccupé du travail des bûcherons et des charbonniers et les grands hêtres sont apparus à ses yeux émerveillés comme les piliers d'une cathédrale.

Il est affligeant de penser que l'écolier du Languedoc connaît parfois les alizés et les moussons, mais qu'il ignore le marin, le cers, l'antan dont les noms apparaissent si souvent dans les proverbes de sa grand'mère. Il est reconnu que les candidats au baccalauréat redoutent tout particulièrement une question sur la province qu'ils habitent. N'est-il pas permis de souhaiter en toute logique, dans tous les cycles, un enseignement de la géographie qui s'élève, de quelques notions simples sur la terre et les hommes familiers à l'enfant, d'abord à de petites investigations sur la province, puis à une connaissance de la France, plus approfondie, enfin à un tableau des grandes puissances mondiales?

Il n'est point besoin de multiplier les exemples. Il est peu d'événements historiques qui n'aient pas transformé de quelque manière la vie du village. Le maître d'école peut faire lire aux écoliers sur le cadastre, comment la vente des bons nationaux a modifié la propriété foncière dans le village. Toute commune rurale a donné des ouvriers à l'édification de la patrie française. L'histoire locale n'est pas le reflet de l'histoire générale ou universelle; elle est un point de vue qui permet de la faire pénétrer dans le cours des pensées et de la conversation de l'enfant, de l'incarner à son existence quotidienne. Nulle part, cette grande loi de la continuité historique n'est plus visible que sur le tertoir même du village. « Dans chaque village, dit un historien, nous promenons nos pas parmi les ruines de la préhistoire, plus vieilles que les romanesques débris des burgs ou les remparts croulants des villes ».

Quelques mots de patois ou de dialecte font naître plus de lumière que bien des cours savants, car ils suggèrent à l'enfant des images familières. Une attention plus grande, portée aux traditions, aux choses du passé et du pays feraient sentir la poésie cachée et le mystère de la nature, restaureraient peut-être cette sagesse paysanne, qui cherche plus l'effort que le succès, cette fidélité aux engagements, cette austère notion du devoir, ce culte de la famille, cette solidarité aussi, si proche de l'affection, grâce auxquels il faisait bon vivre autrefois dans le village, sont de véritables trésors qu'un enseignement plus concret, mieux adapté à la petite patrie où l'enfant est appelé à vivre apporterait à l'œuvre de la restauration de la communauté rurale.

LES AMIS DE « L'ECHO » COMMUNIQUE D'ALGER

—»o«—

Le Groupement d'action intellectuelle d'Alger des Amis de « L'Echo », qui a tenu à dédier ses premières œuvres à nos chers prisonniers, et a organisé, comme vous le savez, une collecte de livres de culture et de délassement à leur intention, compte maintenant à sa disposition plusieurs centaines de volumes. Les donateurs, connus ou anonymes, ont été généreux. La direction et le personnel des grandes librairies algéroises qui sont constitués nos centres de réception, ont fait preuve d'une extrême bonne volonté et d'un dévouement agissant. Que tous trouvent ici l'expression de notre reconnaissance.

Notre collecte se poursuit, placée sous le haut patronage de Mme Pagès, présidente du Comité départemental de secours aux démobilisés et prisonniers de guerre. Nul ne doit pouvoir, par négligence ou indifférence, refuser à notre appel un ou quelques livres dont chaque page vaudra une minute de satisfaction pour ceux qui endurent souffrance, tristesse et ennui dans leur captivité. (Centres de réception des dons: librairies Nostre-Dame, Chaix, Maison des Livres, Baconnier.)

MémoNum © montpellier3m

LES IDÉES ET LES FORMES...

LAVOISIER AGRICULTEUR

par R. CERIGHELLI

Professeur à la Faculté des Sciences et Directeur de l'Institut Agricole de Nancy.

Lavoisier ne fut pas seulement le savant génial qui créa la chimie moderne. Esprit universel, auquel rien ne pouvait rester étranger, il prit une part active au développement et aux progrès de la plupart des sciences et arts de son époque. Il s'occupa aussi de toutes les questions économiques et financières qui avaient alors une importance vitale pour le royaume de France. Il le fit avec une telle autorité et une vue si claire des choses qu'il peut être considéré aujourd'hui comme le meilleur économiste de la fin du XVIIIe siècle.

Par certains côtés, on peut le rattacher à l'école des Physiocrates. Lié d'amitié avec les plus célèbres disciples de Quesnay, comme Dupont de Nemours ou Turgot, il reconnaissait avec eux l'importance primordiale de l'agriculture dans l'économie du pays. Elle est, disait-il, « **la plus importante des fabriques** » et il ajoutait: « **le commerce et l'industrie ne peuvent employer que les matériaux qu'elle a fournis; en sorte qu'elle est la source première, la source presque unique de toutes les richesses nationales** ». En foi de quoi, il combattait les réglementations abusives qui entravaient sans cesse les progrès de l'agriculture et insistait justement sur la nécessité d'augmenter les rendements de la production agricole.

Mais ses fonctions de fermier général, qu'il accomplissait avec une conscience peu commune, lui avaient fait connaître le mécanisme des impôts. Il ne pouvait ignorer combien lourdes déjà étaient les charges qui pesaient si injustement sur la classe paysanne, la **plus indigente du royaume.** Aussi rejetait-il l'**impôt unique,** reposant tout entier sur la terre. En cela, il se séparait nettement des Physiocrates; bien plus, il faisait grand éloge de Voltaire, qui avait raillé leurs conceptions simplistes dans **L'Homme aux quarante écus « Ce pamphlet,** il le jugeait à la **fois un chef-d'œuvre de profondeur et de plaisanterie. Un traité complet d'économie politique et un conte plein de gaieté ».**

C'est que Lavoisier s'est attaché, comme il l'a dit lui-même, « **à établir ses travaux sur des faits et non sur des raisonnements** ». A l'étude de l'économie politique, il a appliqué la méthode expérimentale dont il avait éprouvé la valeur dans le domaine des sciences physiques. Cette méthode l'avait conduit à la même constatation que les Physiocrates en ce qui concernait l'origine de la prospérité nationale; mais lui faisait par contre rejeter la théorie de l'imposition que ces mêmes physiocrates avaient cru pouvoir déduire de leurs raisonnements. L'expérience ne lui montrait-elle pas, à l'évidence, que l'impôt unique, en faisant reposer toutes les charges sur la terre, ne pouvait amener que l'effondrement de l'économie française, en ruinant l'agriculture considérée précisément comme source unique de richesse? Pour Lavoisier, c'était bien l'impot **inique** dont parlait Voltaire.

L'observation des faits économiques lui montrait encore que ni le commerce, ni l'industrie ne devaient être négligés; il louait Colbert d'avoir tant fait pour en favoriser le développement Sur ce point son opinion ne s'accordait pas davantage avec celle des Physiocrates; elle ne l'empêchait pourtant pas de déplorer avec eux que l'agriculture n'eût pas été dans le temps l'objet d'une plus grande sollicitude.

Homme au cœur généreux, Lavoisier se penchait souvent avec émotion sur la misère des campagnes. « ...**le but du Gouvernement,** disait-il, **doit être d'augmenter la somme de jouissance, la somme de bonheur et du bien-être de tous les individus... Si le commerce a été plus écouté, plus protégé, c'est que la profession de négociant est exercée par une classe de citoyens d'un ordre plus élevé, qui savent écrire et parler, qui vivent dans les villes, qui y font corps et dont la voix se fait plus facilement entendre. Le malheureux cultivateur gémit dans sa chaumière; il n'a ni représentant, ni défenseur, et ses intérêts n'ont même été comptés pour rien dans la distribution qui a été faite des départements de l'administration du royaume ».**

Par cette longue citation, on peut voir que, tout en manifestant sa compassion, Lavoisier mettait en évidence quelques-unes des causes de la situation défavorable où s'était trouvée l'agriculture depuis la fin du règne d'Henri IV.

Cette situation ne commença de s'améliorer que vers le milieu du XVIIIe siècle. Il faut reconnaître que ce fut d'abord sous l'influence des Physiocrates qui provoquèrent un peu partout en France la création de sociétés d'agriculture, propres à remettre en valeur cette branche essentielle de l'économie nationale. La Société d'Agriculture de Paris, dont le ressort s'étendait sur toute la région avoisinance, fut fondée en 1861. Au bureau, qui avait son siège dans la capitale, se succédèrent les savants et les économistes les plus réputés du moment, comme Duhamel, du Monceau, Buffon, Bernard de Jussieu, Monthion, Dupont de Nemours, Parmentier. C'est en 1785 que Lavoisier y fut nommé. Il devait y communiquer les résultats de ses premiers travaux agricoles et y acquérir une grande autorité.

La même année, fut créé un Comité d'Agriculture, rattaché au Ministère des Impositions, et qui avait pour mission de documenter le Contrôleur général **sur la valeur des mémoires qui lui étaient adressés et faire connaître ceux qui devaient attirer l'attention du Gouvernement.** Lavoisier fut l'un des six premiers membres; en 1786, quand le nombre de ces membres fut porté à quatorze, il devint le secrétaire du Comité. Il en fut à vrai dire le Directeur.

A l'Assemblée provinciale de l'Orléanais, instituée en 1787, **pour décider de la répartition et de la levée des impôts,** et d'autres questions administratives qui étaient jusqu'alors du ressort des intendants, Lavoisier représenta **l'élection de Romorantin dans l'ordre du Tiers.** Il s'occupa particulièrement des questions relatives au bien public et à l'agriculture.

Partout où il pouvait se faire entendre, que ce fût à la Société ou au Comité d'Agriculture ou encore à l'Assemblée de l'Orléanais, Lavoisier défendit sans se lasser les intérêts de l'agriculture et proposa bien des mesures pour améliorer le sort des paysans. Il ne fut malheureusement pas souvent suivi par le Gouvernement royal.

La Révolution n'interrompit pas ses recherches économiques et ne fit qu'activer son prosélytisme. Pour éclairer l'Assemblée Nationale, où les Physiocrates siégeaient en majorité, il soumit au Comité de l'Imposition un mémoire remarquable sur la **Richesse territoriale de la France.** Ce n'était qu'un fragment commencé en 1784, d'un ouvrage plus étendu qu'il n'eut malheureusement pas le temps d'achever. Dans ce travail, établi sur des faits précis et fortement documenté, Lavoisier fixait la valeur de la matière imposable et démontrait sans peine qu'elle était bien inférieure à celle qu'avaient calculée les Physiocrates. Ce mémoire de soixante pages fit une heureuse impression sur les membres de l'Assemblée qui en ordonnèrent l'impression.

La lecture de ce mémoire, comme celle de ses nombreux rapports et de toutes ses communications à la Société d'Agriculture, révèle chez Lavoisier une connaissance approfondie et étendue des questions agricoles. Cela ne peut surprendre lorsqu'on sait qu'**il fut lui-même agriculteur.** C'est parce qu'il eut une vue directe des choses de la terre, qu'il put si bien établir les fondements de l'économie rurale et étudier avec précision les moyens de perfectionner les méthodes de culture. Dans tous ses écrits, il s'appuya constamment sur sa propre expérience.

« **Il y a environ dix ans que je m'occupe d'agriculture et que je travaille à rassembler les matériaux d'un ouvrage que je médite sur cet objet** ». C'est en ces termes qu'en 1786, devant la Société d'Agriculture de Paris, Lavoisier commence la lecture d'un mémoire sur « **Les résultats de quelques expériences d'agriculture et réflexions sur leurs relations avec l'économie politique** ». Il convient qu'il est encore loin du but qu'il s'est assigné, mais il pense pouvoir quand même soumettre ses premiers résultats au jugement de ses collègues. Pour si incomplets qu'ils soient encore, ces résultats pourront leur suggérer d'utiles réflexions pour la poursuite des recherches qu'il a entreprises.

C'est à Fréchines, sur la route de Vendôme à Blois, dans un domaine dont il devint possesseur en 1778, que Lavoisier avait établi son exploitation. Pour son propre compte, il fit valoir 240 arpents (environ 120 hectares), pris parmi les terres les moins bonnes, et s'associa, par moitié, à la culture de 600 autres arpents. Enfin, « **pour multiplier les comparaisons et connaître le produit des terres sur une grande étendue** », il se rendit fermier d'une dime appartenant à un seigneur de la région.

Ne pouvant se rendre à Fréchines que trois fois l'an et y rester au plus quinze jours, il lui était difficile de suivre de Paris une aussi grande exploitation. Aussi commença-t-il, pour bien connaître la contenance de ses terres, de faire dresser très exactement des cartes et plans en double, dont un exemplaire était conservé à Paris, tandis que l'autre restait sur les lieux,

Etant donné le grand nombre de ses experiences, il ne lui fut possible de les suivre qu'en ouvrant un certain nombre de registres où chaque pièce de terre avait son chapitre, servant à l'inscription de toutes les cultures qui se succédaient sur l'exploitation.

Pour mesurer avec précision le rendement de chaque culture, il faisait peser sinon toute la récolte, du moins une partie de celle-ci, après un certain échantillonnage Les grains, la paille et les balles des céréales étaient pesés à part, et tous les résultats rapportés à 1000 toises carrées.

Une personne habitant Blois et d'une **grande exactitude,** venait tous les quinze jours sur l'exploitation pour vérifier l'exécution de ses ordres et faire sur place toutes les observations nécessaires à la poursuite de ses travaux.

Enfin, il se rendait lui-même à Fréchines à l'automne, à l'époque des marcs et à celle des moissons, c'est-à-dire aux époques des travaux les plus importants de l'exploitation.

Lavoisier avait ainsi réglé les moindres détails de la technique, afin d'assurer la bonne marche de ses expériences. Pour rechercher le meilleur système de culture et augmenter le rendement de la terre, il employait encore la méthode expérimentale, comme il le faisait dans ses travaux purement économiques. Des résultats obtenus dans ces conditions précises, à la suite de recherches ayant duré près de dix ans, il pouvait sans doute tirer des conclusions valables pour toute la région du Blésois où se trouvait son exploitation, mais aussi pour beaucoup d'autres régions françaises.

Quand Lavoisier commence son exploitation, les rendements en blé ne sont dans le Blésois que de cinq fois la semence. La médiocrité de cette production tient, sans doute, à la qualité des terres qui n'est pas bonne, mais surtout, pense-t-il, à la mauvaise culture. Les terres ne reçoivent pas assez d'engrais, parce qu'elles sont pauvres en bétail.

Ces constatations faites, Lavoisier s'attache d'abord à produire des aliments pour le bétail. Il introduit prairies artificielles et cultures fourragères (Légumineuses, Navets, Pommes de terre) et, sur certaines parcelles, il parque des moutons. C'est un système de culture auquel, sans raisons plausibles, les gens du pays étaient opposés. Il permet à Lavoisier, par la conduite méthodique des opérations, d'augmenter la production du fumier de ferme et de porter en conséquence les rendements en blé à six et même sept fois la semence. Par la suite, il espère bien arriver à un rendement de dix.

Ces résultats étaient déjà appréciables, à une époque où l'on ignorait l'usage des engrais minéraux Malheureusement, Lavoisier remarque que, malgré tous les soins apportés à l'exploitation, « **on ne peut pas espérer retirer cinq pour cent de l'intérêt de ses avances C'est, sans doute, pour cette raison que les fermiers des environs de Paris, qui parviennent à faire des économies, préfèrent les placer dans les fonds publics plutôt que de les employer en améliorations de culture, preuve évidente que les besoins du Gouvernement soutiennent trop haut en France l'intérêt de l'argent** ».

(Lire la suite en quatrième page)

RENOUVEAU

Avec la rapidité des grandes catastrophes, les événements brutaux viennent de submerger notre vie. Nos heures studieuses, laborieuses, gaspillées ou paisibles ont été soudain arrêtées, en une prodigieuse suspension du temps. Durant cette période de bouleversements, nous avons été, jour après jours, dépouillés de nos fausses personnalités, de nos lourdes œillères, de nos masques volontairement ou inconsciemment hypocrites.

Avec étonnement, nous nous sommes scrutés, et dans nos âmes, dans nos désirs, dans nos volontés, nous n'avons plus rien découvert de ce qui avait fait notre vie intime, note vie quotidienne, sociale, politique. Nous avons réalisé tout-à-coup que tout cela venait de s'évanouir sans retour possible; et nous avons senti, dans cette amère intuition du « jamais-plus » qu'une condamnation définitive et totale venait de frapper notre passé.

Il s'écroulait, à bout de forces, de grandeurs, de fautes et de crimes, avec toutes nos réalisations, petites ou grandes, nos misères, nos espoirs.

Nous avons alors, sur notre monde et sur nous-mêmes, porté les jugements rudes et sincères qui s'imposaient. Avec une vue neuve et claire, avec une compréhension pleinement lucide, nous avons envisagé notre malheur, et su — par notre prompte décision et notre logique de Français en tirer les conclusions nécessaires. A quelque chose d'utile et de grandiose peut-être, ce malheur immense allait être bon.

Maintenant, nous allons gravement, durement, mais soutenus par une farouche énergie, regrouper nos jeunesses et nos forces renouvelées, et nous redresser face à un avenir que nous forgerons de nos mains vigoureuses et propres, de notre travail hardi et libre. Par la dignité et par l'austérité, nous referons au Peuple de France, sous quelque ciel qu'il vive, son âme saine, simple, lumineuse et honnête.

Ceux qui s'y opposeraient, ceux qui s'y opposent déjà par leur incompréhension, par leur légèreté, par leurs jeux impudents ou leurs manœuvres sans scrupule, ceux-là nous rapportent les germes terribles de notre ruine; ils n'auront plus droit de cité parmi nous. Nous les isolerons de notre nouveau monde par notre mépris, par notre défense personnelle sans pitié, et par nos lois s'il le faut. ..A ce prix-là, nous réapprendrons à vivre et à faire confiance à des futurs qui ne sauront plus nous tromper désormais. Peut-être alors pourrons-nous découvrir et régénérer à jamais ce bien inestimable des hommes et des Nations: la pure Volonté du Bonheur, qui doit seule permettre de l'obtenir, et de le mériter.

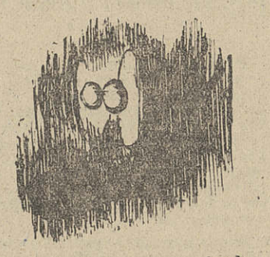
René-Jean ANGLADE,
(Alger).

LA LAMPE JAUNE

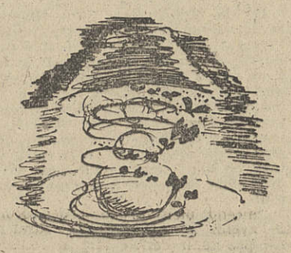
—«o»—

Quel est dans cette pièce antique
Ce choc que mon cerveau reçoit?
Gogh ou Rimbaud dithyrambi-
[ques
Je ne connais rien d'esthétique
Comme cette lampe jaune qu'on
[voit!

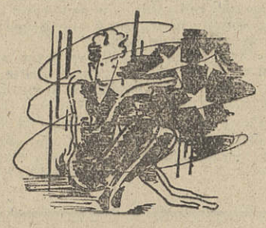
Dans le coin des globes se pres-
[sent
Le parquet se confond au toit
On voit la grande détresse
Des traits de fusain qui délais-
[sent
Une sphère soustraite au poids.



Autour de la lampe en foule
Des masses d'atomes tournoient.
Le fourmillement lent se coule
Et ses méandres se déroulent
Jusque sous mon front nar-
[quois...



Ce tourbillon cosmologique
Où un faune me montre du
[doigt,
Engendre un rêve satyrique.
Les verticales sont rythmiques
Et dans l'espace ontologique
Les étoiles s'en vont par trois.



C'est l'heure où la lampe jaune
Ecrase mon front et le broie.
Van Gogh se jette dans le Rhône
Et se noie
C'est l'heure de la lampe jaune.

A. BONIFAZ.

Pour lire L'ECHO pendant LES VACANCES

et vous tenir en liaison avec votre faculté et vos camarades

Abonnez-vous

LE CINÉMA EN COULEURS

(Suite de la première page)

Nous ne pouvons ici entrer dans des détails ardus, et dire comment sont faits ces films. En effet, leur prise de vues est assez délicate et la mise en couleurs des positifs ne l'est pas moins. Disons tout de même que la mise en couleurs des copies ressort moins de la photographie que de procédés d'imprimerie spéciaux excessivement minutieux.

A la même époque, que faisait-on en Angleterre? D'après un procédé français, breveté en 1909, et considérablement amélioré en 1930, on mettait au point le système Dufaycolor — qui basé sur une technique différente du procédé américain — donne des résultats très remarquables.

Il est triste de remarquer — une fois de plus — qu'une invention française n'a pas trouvé crédit en France et que ce n'est que grâce aux capitaux étrangers qu'elle a pu être industriellement exploitée.

La Société anglaise a acquis tous les droits de fabrication et d'exploitation; seul le nom de l'inventeur: Dufay, rappelle qu'il s'agit bien, à l'origine, d'une découverte française.

Le procédé en question est d'une assez grande simplicité d'emploi pour la prise de vues. Il utilise notamment les caméras habituelles. Les travaux de tirage des copies sont assez délicats, mais infiniment plus faciles que pour le Technicolor.

En Allemagne, un procédé donnant d'excellents résultats, mais d'un emploi limité puisqu'il ne peut servir qu'à la prise de vues des Dessins animés ou encore des poupées animées, prenait jour — il s'agit du Gasparcolor.

Tous nos lecteurs ont vu des films Technicolor. Ils ont ressenti cette impression de grande transparence que donne la vision de ces films. L'image sur l'écran est à la fois brillante et transparente... presque « mouillée », dirons-nous.

Bref, elle donne, en quelque sorte, l'impression d'une aquarelle animée.

Dans le procédé anglais, l'image est beaucoup plus nette... c'est à une peinture à l'huile que l'on a affaire.

Enfin, le système allemand fait plutôt penser à une gouache.

En conclusion, ces trois procédés ne se font pas concurrence, ils se complètent.

Et en France, que faisait-on?

Là, le bilan est plus sombre... On se contentait de critiquer... de dire que le Cinéma en couleurs « ne prendrait pas »... oubliant déjà, que l'on avait dit la même chose pour le Cinéma parlant, à ses débuts.

Les producteurs n'admettaient pas qu'un film en couleurs revienne très légèrement plus cher qu'un film « noir et blanc ». Le moindre souci des producteurs était bien la couleur..... maintenant ils la voudrait, oui... mais tout est à créer. Nous avons 15 ans de de retard à rattraper.

Avant la guerre de 40, des chercheurs se débattaient dans des difficultés sans nombre. Si leurs procédés n'intéressaient pas les producteurs, par contre ils séduisaient vivement des intermédiaires marrons, qui se servaient des inventions en question comme d'un tremplin, pour bâtir des escroqueries dont les dupes juraient, mais un peu tard qu'on ne les y reprendraient plus.

Dans ces conditions, l'Industrie Cinématographique courante, déjà considérée comme peu sûre par les financiers sérieux, ne pouvait évidemment plus compter sur eux pour la mise au point d'une technique nouvelle avec ses aléas.

V. — L'AVENIR DU CINEMA EN COULEUR EN FRANCE

Et cependant pour faire de la Cinématographie en couleurs industrielle en France, que faut-il donc?

1° Une forte dose de sérieux et de courage. S'adresser pour les problèmes techniques à des professionnels, pour les problèmes artistiques à des artistes... qui voudront bien nous faire la concession de s'exprimer d'une manière aussi peu obscure que possible. Il y en a...

En conséquence, lorsqu'il s'agira de réaliser des films en couleurs, les metteurs en scènes voudront bien admettre auprès d'eux deux nouveaux spécialistes indispensables: Un conseiller artistique, autrement dit un « peintre » qui vérifiera les harmonies de couleurs des décors, des acteurs, etc., etc...

Un Conseiller technique, qui connaissant bien le procédé utilisé déterminera les possibilités et conseillera l'opérateur; tout cela en accord avec le metteur en scène et le conseiller artistique.

Se dire — comme pour le Dessin animé — que les ressources américaines nous sont, ou nous seront définitivement coupées; que si nous ne pouvons adopter leurs procédés, nous pouvons du moins nous inspirer de leurs méthodes de travail et d'organisation... elles ont fait leurs preuves.

2° Aller du plus simple au plus complexe; c'est-à-dire: avant de tenter de réaliser des grands films en couleurs d'extérieurs ou de studios — commencer par faire du Dessin animé en couleurs.

Il est infiniment plus facile — quel que soit le procédé choisi — de faire du dessin animé en couleurs, plutôt que du film normal, et cela pour plusieurs raisons, en outre: il est facile de comprendre que le choix des couleurs des maquettes n'est imposé par aucune des conditions extérieures atmosphériques (saisons, latitude, etc...), et même que l'on peut déterminer ces couleurs de telle sorte que leur traduction par le procédé donne des résultats satisfaisants.

Bref: la fantaisie du Dessin animé permet des licences que la reproduction des paysages ou scènes de la nature n'autorise pas.

Le « sérieux » consisterait d'abord pour but de recenser tous les procédés européens ayant déjà fait l'objet d'essais pratiques; d'éliminer immédiatement ceux qui pour une raison ou pour une autre ne peuvent permettre une exploitaion industrielle — car il ne s'agit pas en définitive d'une expérience de laboratoire, même bien réussie — mais de rattraper le temps perdu et d'industrialiser aussitôt que possible un procédé en couleur bien choisi.

Ensuite, parmi les multiples procédés recensés, en choisir par exemple trois dont deux perfectibles et un aussi simple que possible, permettant au bout de quelques mois de réaliser des Dessins animés en couleurs.

Pendant le même temps, éventuellement avec le concours des inventeurs et des techniciens spécialistes, fonder un laboratoire de recherches et de mise au point des procédés déjà découverts et choisis comme il a été dit plus haut.

Ensuite, progressivement se livrer à la prise de vues et à l'exploitation de systèmes en couleurs permettant la réalisation de films normaux en studio et en extérieurs.

■

La mise au point définitive — en France — d'un procédé simple permettant la mise en couleurs des Dessins animés est une entreprise relativement facile — en tous cas, parfaitement possible — même dans les conditions présentes.

L'installation d'une petite usine, parfaitement équipée, capable de debiter 3.000 mètres de film positif en couleurs par jour correspond à une mise de fond d'environ 3 millions pour le matériel.

Compte tenu de tous les frais généraux et autres, le mètre de film positif doit être vendu environ 1 fr., 50 plus cher que le film « noir et blanc ».

Il s'agit ici, de la mise en couleurs de films de dessins animés — par un procédé simple « bichrome » ne donnant pas évidemment toute la gamme des couleurs que l'on trouve dans le Technicolor trichrome, mais qui convenablement employé est susceptible de donner des résultats très artistiques pour cette application particulière.

De plus habilemen utilisé est éventuellement perfectionné le procédé en question est capable de fournir des films documentaires ou de studios très agréables.

Nous ne reprendrons pas ici les arguments développés dans ce journal dans un précédent article (Voir « Vers un Dessin Animé Français ») démontrant la possibilté « rentable » du Dessin Animé Français; nous considèrerons en effet la question comme résolue. Nous ferons remarquer que la plupart des chiffres cités concernant le nombre de salles — et en conséquence létendue du marché — sont exactement applicables dans les mêmes conditions aux procédés en couleurs.

■

Il n'y a donc pas de raisons de ne pas commencer sérieusement à faire du Cinéma en couleurs en France, et plus particulièrement du Dessin animé en couleurs.

Il faut avoir présent à la mémoire que la production de tels films est maintenant courante aux Etats-Unis.

D'ici quelques années, le film noir et blanc semblera aussi désuet que l'est maintenant le film muet. Dans la période de réorganisation que nous vivons, il importe à la France de ne pas se laisser distancer par le progrès technique des pays voisins et de rattraper dans la mesure du possible le temps mis à profit par les pays d'outre-Atlantique.

Avant de conclure, il nous semble nécessaire de montrer que l'avènement de la couleur modifie dans une mesure sensible la technique générale de la mise en scène et les méthodes de travail.

Tous ceux qui ont fait un peu de photographie, savent que l'émulsion sensible — qu'elle soit la base d'une image en noir et blanc ou d'une image en couleurs — ne voit pas comme notre œil.

Tout le monde sait aussi que la « retouche » permise au photographe est interdite au cinéaste et que l'on tourne la difficulté en maquillant les artistes et en s'occupant du rendement chromatique des décors. En noir et blanc, on ne s'attache pas le moins du monde à ce que, sur le plateau, acteurs et décors soient agréables à voir, le plus souvent l'effet oculaire est réellement carnavalesque. Dans le cinéma en couleurs, on comprend que les conditions étant différentes toute la technique du chromatisme est à reprendre, maquillage compris.

Ce n'est pas tout, la mise en scène elle-même, se trouve modifiée. Il ne suffira pas que le réalisateur soit un coloriste délicat, c'est-à-dire apte à composée des tableaux vivants dont les couleurs seront harmonieusement choisies ou interprétées (en ce sens qu'il est logique de convevoir des truquages de couleurs semblables aux truquages du cinéma noir et blanc), mais aussi qu'il devra équilibrer la suite des scènes, de telle manière que la succession des tableaux diversement colorés ne produise pas des effets brutaux et choquants. Expliquons-nous — il est fréquent dans les romans cinématographiques de montrer en succession immédiate deux scènes, dont l'une par exemple est située à Paris par un jour de grisaille et l'autre se passe sur la Côte d'Azur par un temps magnifique.

En noir et blanc, il n'y aura que les valeurs des « gris photographiques » qui seront décalés pour l'une et l'autre scène. Dans le film en couleurs il n'en sera pas de même, toutes les « nuances » ternes de Paris seront opposées aux couleurs fulgurantes de la lumière méridionale; d'ailleurs cet effet ne sera que la représentation fidèle de la réalité. Il n'en est pas moins vrai que le public non éduqué réagira défavorablement en prétendant que à conduire une vaste enquête ayant les couleurs sont criardes, que c'est un effet de « chromo », etc..., plaidons sa cause en disant qu'il est assez rare... dans la vie d'être instantanément transporté de la place de la Concorde à la Riviéra. En noir et blanc cet effet de montage était parfaitement tolérable et même contribuait au mouvement général du film. Dans le film en couleurs, il ne faut user de cette méthode qu'avec une extrême discrétion, et c'est tout l'art du metteur en scène qui est en cause.

Par cet exemple, on voit que le problème de la continuité, qui se pose déjà sévèrement pour le cinéma classique, est encore plus rigoureux pour le cinéma en couleurs.

Le principe général énoncé par René Clair est toujours vrai: « La continuité cinématographique est une composition non seulement dans l'espace mais aussi dans le temps ».

Enfin, signalons un dernier écueil. Les systèmes en couleurs, convenablement utilisés donnent les résultats les plus merveilleux qui soient, mais ce n'est pas une raison pour vouloir faire de la couleur à tout prix et cevenir les « barbouilleurs » du cinéma. De même qu'aux temps héroïques du cinéma, ou l'on venait de s'apercevoir que la machine de Louis Lumière était le synthétiseur idéal du mouvement, on s'était cru obligé de représenter des voitures marchant à des vitesses fantastiques, des acteurs mimant d'une manière grotesque les gestes les plus naturels, de même maintenant que l'on possède la palette, il ne s'agit pas de donner des coups de pinceaux à tort et à travers.

De la couleur — il y en a partout — dans la rue la plus grise, dans le brouillard le plus épais la lumière vibre, l'artiste le sent bien... au cinéaste de le sentir aussi! et de ne pas abuser des scènes « ultra colorées », telles que: Défilés historiques, voiles rouges des bateaux-pêcheurs se détachant sur un ciel trop bleu et films se terminant sur linévitable coucher de soleil d'incendie!

Alors le public comprendra que le Cinéma en couleurs n'est pas forcément du « Chromo ».

Pierre BRARD,
Cinéaste Diplômé de l'Etat.

Aux sources du Tanhauser et du Lohengrin de Wagner

—«o»—

On ne connaît guère en général que le « Tannhäuser » de Wagner et on oublie trop souvent qu'un personnage de ce nom a réellement existé avant de donner naissance à une des plus curieuses légendes allemandes.

Nous voulons parler du poète... Du « Tannhäuser », un « Minnesinger » du treizième siècle, dont l'œuvre n'est pas négligeable. Il appartenait à une noble famille bavaroise ou autrichienne et vécut de son art dans les cours de différents princes. Il mourut autour de l'année 1270.

Comme tous les poètes de son époque, il chante surtout l'amour courtois (Minne), loue ses protecteurs, narre ses misères et mêle une certaine religiosité et un assez grand pédantisme à ses poésies.

Il est curieux de remarquer combien il a subi l'influence française, puisque ses vers sont parsemés de mots français à peine germanisés, et cela à un tel point que l'on croit parfois lire un jargon composé des deux langues. Il est vrai que d'autres œuvres sont écrites en un moyen-haut allemand très pur, mais enfin on relève chez lui des termes tels que « tschoie (joie!) schantieren (chanter!), parlieren, rivière, fontane, créatiure, persône, parolle, rôse », etc...

On ne sait pas trop comment la légende s'empara de ce personnage. Toujours est-il que, dès le début du quatorzième siècle, un poème anonyme raconte ses aventures. Le chevalier Tannhäuser est aimé de Vénus pendant une année entière; il se repent de son péché, quitte la déesse et va implorer la grâce du pape Urbain. Mais celui-ci le repousse en déclarant ironiquement : « Dieu te pardonnera quand le bâton desséché que j'ai à la main reverdira ».

Il s'agit évidemment là d'un conte destiné à inspirer l'horreur du péché et à demander l'indulgence pour les coupables, puisque le poète anonyme annonce que le pape fut damné pour n'avoir pas écouté le chevalier repentant.

Il est curieux de remarquer ce thème du « bâton sec ». Nous le retrouvons chez le poète-forgeron Regenbogen, que nous avons étudié plus spécialement, et ceci dans une autre légende, celle du retour de l'empereur allemand qui doit sauver son pays. Là aussi, l'arbre sec où le héros a suspendu son bouclier (ancinen dürren boum so henkt er seinen schilt) reverdit pour annoncer la résurrection (er grnone unde birt). (Cf. la légende du Kyffhäuser).

En tous cas, le poème du Tannhäuser est repris par plusieurs auteurs, entre autres par le romantique Tieck qui en tire un conte vif et animé. C'est par lui que Wagner connaît la légende (Cf. l'excellente étude d'Henri Litchtenberger: « Richard Wagner poète et penseur »). Il y mêle des éléments empruntés au poème moyen-âgeux de « La guerre des chanteurs à la Wartburg ».

La chronique nous raconte que plusieurs troubadours de la cour de Thuringe résolurent de se livrer à un combat de chansons dans lequel le vaincu devait être exécuté. Ce combat est raconté dans un poème de la fin du 13e siècle, dont le style rappelle beaucoup celui des poètes rhénans Franenlob et Rogenbogen. Le Tannhäuser ne figure pas parmi les concurrents, mais il est aisé de l'y placer comme l'a fait Wagner, car les personnages lui ressemblent et sont de la même époque.

L'un des chanteurs de la Wartburg, Walfram d'Eschenbach, raconte, vers la fin du poème, une légende, celle de Lohengrin. Wagner dut être frappé par ce récit puisqu'il en tira plus tard une de ses opéras les plus célèbres. Ce texte, d'ailleurs, est ajouté au texte primitif dont il diffère sensiblement et semble lui être bien postérieur La légende qu'il raconte a déjà été mentionnee par plusieurs poètes, notamment par le véritable Wolfram, dans son « Parzival », et par Konrad von Wünzburg, dans son « Chevalier au Cygne » (Schwanenritter), mais c'est ici qu'elle atteint tout son développement.

Jean MALOSSE.

(Lire la suite en quatrième page)

MémoNum © montpellier3m

ARTS ET LOISIRS

LA MUSIQUE

LE JAZZ, ART MECONNU

XI. - L'EVOLUTION DU JAZZ (Suite)

A partir de 1932, ce mouvement ne fit que s'amplifier. S'il y eut bien quelques réactions, si quelques blancs, comme Mesirow, si les plus intelligents des noirs résistèrent à cet entraînement, si les meilleurs Louisianians restèrent fidèles au style New-Orleans, ce fut peu de choses dans l'ensemble. On s'éloigna de plus en plus irrésistiblement du jazz originel; les arrangements se multiplièrent, perdirent leur simplicité; on entendit de moins en en moins d'improvisations collectives réussies; le style des musiciens devint de plus en plus artificiel. Le jazz perdit ainsi en quelques années une grande partie de sa pureté.

De plus les musiciens de la Nouvelle-Orléans, trop peu nombreux, ne purent faire prévaloir leurs conceptions dans tous les Etats-Unis, et l'influence des musiciens blancs s'exerça de façon néfaste. Ainsi naquit le style « moderne ».

Ce style, surtout lorsqu'il est pratiqué par ses meilleurs représentants, Frantz Newton, Bill Coleman, Pete Brown (1), est loin d'être sans intérêt; il n'est pas à proprement parler mauvais en lui-même, mais il n'a plus que peu d'attaches avec le jazz originel. Il nous a valu quelques beaux disques, mais un nombre infiniment plus grand d'exécutions ratées. L'unité du jazz est rompue; les musiciens ont perdu ce sens du jeu d'ensemble qui était la plus belle qualité musicale de leur race. D'autre part, bien que les musiciens qui illustrent ce style moderne soient souvent excellents, ils ne retrouvent que rarement le souffle, la grandeur, l'inspiration si pure de leurs aînés. La plupart des musiciens noirs actuels jouent sans sincérité, parce qu'ils ne jouent plus pour eux mais pour le public, parce que, par ailleurs, ils sont mus par ce curieux complexe d'infériorité dont je parlais dans mon précédent article, cherchant à imiter les blancs, alors que, logiquement, ce sont les blancs qui devraient chercher à les imiter.

Enfin, une nouvelle mode a surgi. Elle consiste à rechercher systématiquement les sonorités bizarres, les effets d'avant-garde, à faire un usage antimusical et exhibitionniste d'instruments qui parlaient autrefois un langage si pur et si naturel. C'est ce que M. Panassié appelle le « style modernistique ». On en a un parfait exemple en écoutant « After you' ve gone » par le trop fameux trompette Roy Eldridge (Brunswick, 500.711). Ce disque est un tour de force de virtuosité instrumentale, mais c'est aussi un sommet de laideur et de mauvais goût. C'est la musique la moins sincère, la moins directe qu'on puisse imaginer.

Et voilà où en est le jazz. Après une envolée magnifique, après avoir trouvé des hommes de génie qui l'ont mis en valeur, alors que l'avenir s'offrait à lui, le jazz a été miné par le commercialisme, par le public qui ne l'a pas compris ou l'a compris de travers, par une partie de l'élite qui l'a ignoré ou méprisé, par le snobs, par un grand nombre de ses partisans aussi, on pourrait presque dire: par tout et par tous. Il est inutile de dissimuler la vérité: l'avenir du jazz est gâché sans espoir de retour. Les jeunes musiciens noirs sont déjà pollués avant d'avoir donné la mesure de leurs moyens. Il ne se lève plus aucun grand musicien, même à la Nouvelle-Orléans, parce que les jeunes noirs ne sont plus nourris de blues et de négro-spirituals, mais, au contraire s'efforcent d'imiter Bennie Goodman, Artie Shaw ou même Bing Crosby (!), qu'ils ont entendus à la radio, sous prétexte que c'est « the last word ».

Doit-on en conclure qu'il faille se désintéresser du jazz? Je suis personnellement d'un avis opposé. N'attendons pas que le jazz ait disparu afin de l'étudier comme curiosité historique. Comme me l'écrivait l'an dernier M. Panassié: « Nous avons eu la chance de naître à l'un des rares moments de l'histoire qui ont vu l'éclosion d'une musique absolument spontanée, pure, pratiquée par des musiciens inconscients de leur valeur, jouant pour leur plaisir, parce qu'ils étaient irrésistiblement poussés à le faire, au lieu d'être pourris d'intentions « artistiques », de prétentions à la gloire ». Cette chance, profitons-en pendant qu'il est temps. Le jazz peut encore nous émerveiller durant quelques dizaines d'années, surtout tant que les Armstrong, Ellington, Fats Waller, Johnny Hodges, etc., seront là. Et puis, il faut indéniablement tenter un effort afin que soient réédités les merveilleux disques de la grande époque, ceux qu'on peut écouter plusieurs fois par jour pendant des mois et des années sans en épuiser la substance.

André HODEIR.

(1) On remarquera que ces trois musiciens, pris au hasard parmi beaucoup d'autres, ne présentent à peu près aucun point commun entre eux. Il me paraît donc nécessaire de préciser qu'en réalité il n'y a pas « un » style, mais plusieurs styles modernes. Les musiciens de cette génération n'ont pas cette unité, ce fond commun qu'on remarque chez les principaux Louisianians. C'est pourquoi leurs imporvisations collectives sont presque toujours si imparfaites, si peu homogènes

LAVOISIER AGRICULTEUR

(Suite de la troisième page)

Remarquons en passant que l'on fit les mêmes constatations pendant la grande guerre de 1914. Les agriculteurs préféraient convertir en bons de la Défense Nationale l'argent qui leur avait été prêté par les banques de Crédit Agricole. C'est que, sans doute, pour les mêmes raisons qu'au XVIIIe siècle, ils n'avaient pas intérêt à placer leur argent dans leurs exploitations.

Lavoisier tire de ces tristes observations une conclusion qui mérite d'être retenue, même pour notre époque. C'est que l'agriculture ne peut être améliorée en France que par de riches propriétaires. Dans d'autres écrits, il a montré le rôle bienfaisant de ces riches propriétaires dans l'agriculture anglaise. « **Il faut engager, dit-il, les capitalistes, les gens aisés à porter leur superflu dans la culture des terres. Un semblable placement d'argent ne présente pas, il est vrai, les brillantes spéculations de l'agiotage ou du jeu des effets publics, mais il n'est pas accompagné des mêmes risques et des mêmes revers** ».

De ce problème essentiel de l'économie rurale, Lavoisier donnait en somme une solution fondée surtout sur la philanthropie. Il ne faudrait peut-être pas, de nos jour, en demander autant aux capitalistes. C'est sans doute l'Etat qui devra se substituer à eux pour entreprendre ces améliorations foncières dont doit profiter toute la collectivité.

Sur les terres à métayage, Lavoisier n'a pu agir aussi facilement que sur celles qu'il faisait valoir lui-même. Il avait bien promis des gratifications pour encourager la multiplication du bétail mais il eut la douleur de voir que ses gratifications n'étaient pas gagnées et qu'il était arrêté, à cet égard, par un obstacle moral, plus difficile à vaincre que la plupart des obstacles physiques. Il voyait là l'influence fâcheuse de la taille, impôt proportionnel au nombre de têtes de bétail.

En faisant le calcul de ce qui devait revenir au cultivateur sur le produit de son exploitation, il arrivait à ce résultat peu encourageant que le cultivateur ne tirait pas plus du tiers de ce produit pour son entretien, sa nourriture, ses frais d'exploitation, le remboursement de ses avances et dépenses diverses. Impôts et redevances de toutes sortes réduisaient à presque rien le bénéfice de l'agriculteur. N'est-ce pas là une des causes de l'infériorité de notre agriculture, comparée à celle des Flandres ou d'Angleterre?

Telles étaient les principales conclusions de cette communication de 1786.

Par la suite, il continua son exploitation, et nous savons, par une note manuscrite de Mme Lavoisier, qu'en 1794, époque de sa mort, la récolte de blé rapportait bien, comme l'avait prévu, plus de dix fois la semence et que le nombre de têtes de bétail était quintuplé

Son exemple fut suivi par les cultivateurs de la région qui se mirent à cultiver les plantes fourragères et les prairies artificielles qu'il avait introduites et à parquer leurs moutons comme il l'avait préconisé.

Pour sa part, Lavoisier a joué donc le rôle de ce riche propriétaire, dont il avait si souvent parlé, « **qui ne peut faire valoir sa ferme et l'améliorer sans répandre autour de lui l'aisance et le bonheur** ».

Agriculteur, Lavoisier a donc contribué à la propagation en France des meilleures méthodes de culture. Mais, il a fait mieux encore. Par l'étude expérimentale qu'il a poursuivie pendant plus de quinze ans dans son exploitation, il a montré comment de son temps il était possible d'augmenter les rendements de la terre par une production rationnelle du bétail et une augmentation consécutive des engrais ; mais il a fait connaitre aussi que tout progrès technique est sous la dépendance étroite des conditions économiques. C'est pourquoi il a condamné les réglementations excessives, demandé l'allègement des impôts supportés par la terre et la diminution du loyer de l'argent et qu'enfin, il a engagé les capitalistes français à s'intéresser davantage à la production agricole du pays.

De l'œuvre agricole de Lavoisier découle un enseignement dont l'utilité peut encore se faire sentir de nos jours.

R. CERIGHELLI.

Petites Annonces

7 fr. la ligne. — Tarif spécial pour les demandes d'emploi et les ventes et achats de livres: 1 franc la ligne

Jeanne HIELY

Les Reflets du Temps, poèmes, 1 vol. 20 fr.

Geneviève MOISY

La petite fille qui prêta ses yeux, contes pour enfants, 1 vol. .. 5 fr.

Tentatives, essais, 1 vol. ...... 7 fr.

« Les Livres Nouveaux », Aubanel, édit., Avignon.

Courtaud - Diverneresse. Dictionnaire français, grec, 2e édit. 1874 éd. complète en 2 vol. cartonnés bon état.

Prix franco . ... 200 fr.

Ecrire Echo n° 21.

Yvonne MARTINET

Alphonse Daudet — sa vie et son œuvre 1840-1897, mémoires et récits (in octavo 832 pages).

Prix . . .. 100 francs

LES LETTRES

En relisant...

Notes sur « Le songe » de H. de Montherlant

M. de Montherlant se traduit extérieurement, au public lecteur, par deux côtés. Le côté Montherlant gentilhomme et poète, le côté Montherlant arrogant et don Quichotesque. Comme un voile, sur ces deux aspects, flotte le Montherlant cynique.

« Le Songe », entre autres qualités, possède celle de résumer, de synthétiser toute l'œuvre de Montherlant. Ce livre laisse prévoir la série qui va de « Chant funèbre pour les morts de Verdun » à « Service inutile ». Ce livre est aussi le prélude à la série des « Jeunes filles ». Enfin, « le songe » baigne dans une atmosphère « les olympiques » qui contient peut-être le meilleur de Montherlant.

Pourtant, si M. de Montherlant se traduit extérieurement par deux et même trois aspects, il semble y avoir un « drame intérieur » Montherlant qu'il est plus difficile de dégager du « songe ».

Ce sont ces différents « moments », ces différents « combats » que nous allons essayer d'analyser.

■

Henri de Montherlant, en 1917, épris, passionné de sport, apprend la mort de Jacques Dejoie, un de ses camarades de collège. L'ombre de ce mort l'étouffe, lui barre le passage. Alban de Bricoule (lisez A. de Montherlant) se jette sur cette ombre, tire dedans « des coups de revolver »; mais elle continue à le narguer avec la gloire de sa mort. Alban de Bricoule, bien qu'auxiliaire, s'engage dans une unité combattante.

Tout le livre va traduire la lutte sourde entre cet individualiste: Alban de Bricoule, et la collectivité, l'anonymat; le combat incessant entre le Montherlant extérieur et le Montherlant intérieur.

Avec tout le poids de son « cher corps », avec tout le poids de son « moi », Alban se donne à l'inconnu, à la guerre.

Avant de partir, avec quoi brise-t-il? Avec la vie facile, avec Dominique, sa camarade de sport. Ici, le Montherlant Don Quichotte laisse percer l'oreille: « Rien ne peut m'arrêter, que la maladie... ou la mort... » Montherlant, avec son intelligence, avec sa foi dans le sport, avait façonné une figure de sculpture grecque: Dominique. Lui et elle, unis par la camaraderie, vivent un peu en marge de la vie. Elle ne connaît que la vie du stade; lui ne connaît que celle des livres et du stade Il croit connaître davantage, en réalité ses connaissances sont limitées. C'est le moment choisi pour « affirmer sa maitrise sur la vie », se baigner dans « l'élémentaire, l'anéantissement de l'intelligence et du cœur ».

Il semble que la forte personnalité d'Alban ne puisse résister au contact du nombre, qu'elle se heurtera à lui. Il n'en est rien. Cette personnalité est trop forte pour rester personnalité. Elle devient collectiviste avec la collectivité. Alban emporte avec lui tout son intérieur, son invisible, et le distribue à l'espace.

Les angles de sa rudesse instinctive se replieront d'eux-mêmes devant les forces naturelles: la guerre.

Dans la « fête », trois pensées vont le visiter: la force de son moi et de son geste; la poésie morbide de la guerre, la faiblesse de Prinet.

La force de son moi va se traduire par un besoin amoureux de tuer. Ce besoin le hante, il le satisfait.

« Et les longues voix musicales des obus les appelaient comme des voix des Walkyries ». Montherlant, poète, n'est pas insensible à un crépuscule, à la nuit qui meurt, à la poésie du silence ou de la fureur.

Prinet le domine sans qu'il s'en doute. Alban s'aperçoit de la faiblesse de Prinet (un camarade aspirant qui mourra déchiqueté par un obus) Prinet fait son devoir, mais il est désaxé par le souffle qui transporte Alban. Celui-ci, fort, inhumain presque, partira à la recherche de ce faible, pourquoi?

Parce que Prinet représente le côté caché de Montherlant. En partant à la recherche de Prinet Montherlant part à la recherche d'une partie de lui-même. Prinet a eu peur des obus, a eu pitié d'un chien. Sur des plans différents, Alban aura peur pendant quelques heures. Il aura pitié (pendant quelques instants) de prisonniers blessés qu'il soulage par sa présence. Le Bellerey qui meurt en ses bras. Alban dit lui-même qu'il s'est engagé pour retrouver Prinet, c'est-à-dire un peu de lui-même. Prinet mort, Alban veut abandonner le combat. Blessé, il veut se soigner, comme il y a droit, à l'arrière.

■

Pendant qu'Alban se cherchait à travers Prinet, pendant qu'Alban cherchait parmi les cadavres une partie de son « moi », Dominique croit découvrir la vie. Tenue jusqu'à présent à l'écart du monde, elle croit le saisir, le frôler dans l'atmosphère des lits d'hôpitaux. Marcel, un électricien blessé, parvient presque à lui faire prendre en ses mains la réalité. Il ne réussit qu'incomplètement.

Dominique, par deux fois, retrouve Alban. Au contact de Marcel, sa camaraderie pour Alban s'est transformée en un amour pour lui. Lorsqu'Alban découvre cette transformation, en homme pratique (plus tard il s'apercevra que c'était en homme amoureux) il délaisse sa première camaraderie. Pour lui, elle est bien morte. Les désirs naissent.

Ici, le Montherlant Don Quichotte se donne libre cours. Don Quichotte de l'amour, Montherlant devient souvent puéril, infatué de lui-même. Il se force à ne pas répondre à Dominique qui le questionne. Pour mieux résister à la tentation de lui répondre, il se met à mâcher du chewing-gum. Il arrive en retard au rendez-vous, avoue ensuite à Dominique qu'il l'aime. Il la traite plus tard de haut tandis qu'il nous avertit qu'il vient de penser à elle tout l'après-midi.

Ce mélange de sincérité, d'arrogance, de retenues, de rudesses, reflète la complexité de Montherlant.

Le livre se termine sur un nouveau départ d'Alban au front. Il brise à nouveau avec le passé, avec le présent. Son individualisme est-il matté, continue-t-il, au contraire, à vivre « à sa faim », soutenu par une exhaltation intérieure riche d'aléas?

On ne sait pas. Mais Montherlant a foi en lui. En héros Romain il ne craint pas d'estimer que Dominique est une nouvelle Iphigénie. En souffrant dans son amour pour Alban elle a épargné la souffrance de soldats.

« Les vents peuvent se lever enfin qui emportent Alban vers la pleine mer de l'ordre mâle, Iphigénie a été égorgée sur l'autel ».

Voyageur infatigable, tour à tour puéril, intelligent, humain, inhumain, M. de Montherlant part vers l'aventure.

André SALVET.

LE CINEMA

Histoire vraisemblable

Mlle Joséphine Durand étant devenue, par la grâce d'un commanditaire qui appréciait particulièrement son charme, et d'un agent de publicité qui connaissait son métier, grande star du cinéma français, sous le nom plus poétique de Flora Belvédaire, régna pendant quelques années sur les affiches, et dans le cœur des adolescents sensibles à la prose des critiques assermentés.

Elle apréciait fort la vie des vedettes: robes somptueuses, appartement contreplaqué d'or, une automobile par saison, et tous les jours que Dieu faisait, chère abondante et délicate arrosée de vins fins et de champagnes de grandes marques. A ce régime, elle s'était légèrement empâtée et faisait combattre cette tendance à l'embonpoint par un masseur nègre qui lui pétrissait le ventre trois fois par semaine.

Quand vint la guerre, elle était en train de tourner un film tiré de « Daphnis et Chloé ». Le film, à peine interrompu par le départ de quelques techniciens, fut repris au bout de cinq semaines, les hommes d'affaires qui s'y intéressaient étant tous étrangers, par conséquent non mobilisables, et le partenaire de Flora, chargé du rôle de Daphnis, ayant depuis longtemps franchi la cinquantaine. On se contenta d'ajouter un couplet patriotique à la romance « Bise-moi donc sous les frais ombrages » que la star chantait au cours d'une scène de clair de lune.

Puis ce fut la debâcle. Comme tout le monde. Flora partit pour la Côte d'Azur, et s'installa dans un grand hôtel. Les mois passèrent. Flora accorda à la presse d'émouvantes interviews, au cours desquelles elle déclarait qu'elle compatissait au malheur de son pays, et qu'elle travaillerait de toutes ses forces à son relèvement.

On lui offrit de nombreux engagements pour des films qu'on ne commençait jamais à tourner. Si, grâce à la générosité d'un vieil ami fidèle, son compte en banque ne diminuait point, par contre, elle voyait avec dépit s'amoindrir le nombre de ses chaussures, fondre sa garde-robe, et, surtout, s'accommodait fort mal des restrictions alimentaires.

C'est alors qu'elle reçut par le Clipper l'offre d'un pont d'or pour aller tourner à Hollywood le rôle de Jeanne d'Arc. Elle pensa aux mines, aux sous-marins, aux torpilles. L'avion lui-même n'était pas sûr. Aussi déclara-t-elle aux journalistes que pour rien au monde elle ne quitterait la France. quand celle-ci était plongée dans le malheur. Elle était d'ailleurs assez riche pour pouvoir se montrer désintéressée.

La nuit suivante, elle rêva qu'elle mangeait une poularde, six sanwiches au jambon largement beurrés, un chateaubriand aussi épais que large, un cochon de lait grillé, et terminait par un petit gigot de pré salé. Elle s'éveilla, hélas, sans même une indigestion. Et quand, ayant fait le tour de tous les grands restaurants de la ville, elle n'eut trouvé que des haricots verts à l'anglaise et des concombres à la salade sans huile, elle décida qu'il valait mieux risquer la mort que continuer à vivre ainsi. D'ailleurs, elle n'avait plus que trois douzaines de robes à se mettre.

Elle prit l'avion. Pendant le voyage, elle oublia sa peur en pensant aux ravissements de bouche qu'elle allait s'offrir. Cet avion, décidément, était lent comme un escargot.

A peine arrivée à Hollywood, elle fut menée devant son futur metteur en scène, qui, cigare au bec, la considéra, sourcils froncés, sans mot dire, pendant quelques minutes, puis déclara:

— Vous n'avez pas le « creux pathétique ». Vous allez vous mettre au régime. Un quart de biscotte le matin, un fruit glacé à midi, et le soir, des clopinettes. On se reverra quand vous aurez perdu quinze kilos...

René BARJAVEL.

LES LIVRES

Les livres sont trop chers

Dans un article du « Figaro », Georges Duhamel s'est élevé avec force contre la « publicité littéraire » et contre les « commerçants » qui croient utile de vanter un livre comme un produit pharmaceutique ou une nouveauté dans l'art de la parure féminine.

Il est exact que l'exagération a été manifeste de ce côté-là, et que les slogans employés pour « lancer » un roman manquaient parfois complètement de goût. Encore n'en est-on pas arrivé à fredonner:

« Montherlant, le plus fort des fortifiants... »

« Henry Bordeaux, le livre des familles, la tisane de chaque soir... »

« Guy Mazeline, Guy Mazeline, n'écrit que des livres de poids! »

Ou des refrains de ce genre, à qui la radio d'avant-guerre nous avait habitués. On en est arrivé tout de même à vouer aux gémonies « le seul français qui n'ait pas lu clochemerle », et c'est après la guerre, hélas! qu'est paru l'article sur « le magnat américain du cinéma qui voulait enlever Paul Reboux » (Il n'a malheureusement pas mis son projet à exécution!)

Mais au cours de son article, Duhamel — qui signe de l'Académie française, ce qui est bien une sorte de réclame, n'est-ce pas, et parfois même de la réclame à rebours! — écrit fort justement: « Le livre est une marchandise ». Cette phrase nous a inspiré quelques réflexions sur le côté, disons le plus « matériel » de l'indéniable « crise du livre ».

Nous comprenons très bien que les éditeurs ont à faire face à des frais de plus en plus élevés; mais comment font donc ceux d'entre eux qui ont réussi à présenter des œuvres d'une haute tenue à des prix très modiques? C'est leur grande diffusion qui les sauve peut-être, et il est bien possible que des maisons de petite ou moyenne importance ne puissent se permettre de lancer des livres si bon marché. Dans ces séries on trouve, pour 2 francs ou 5 francs, des œuvres de Giono, Gide, Mauriac, Green, Maurois et même Balzac, Hugo, Zola et Flaubert!

Mais les autres romans, du type « à 12 francs », qui sera bientôt le type « à 25 francs », sont condamnés à ne toucher qu'une partie du public et — soyons franc — qu'une partie de plus en plus réduite de la population. Trop d'érivains de valeur s'interdisent ainsi le contact avec la grande masse des amateurs de lecture.

On a remarqué, par exemple, dans ce journal même, que l'influence de Céline semblait très limitée. N'est-ce pas un peu parce que tous ses romans ont été vendus à des prix élevés?

On nous traitera peut-être de « matérialiste » ou d' « Harpagon », mais le fait est là. C'est aussi de là que vient en partie la vogue des romans policiers, vendus en général moins de dix francs le volume.

Quels peuvent être les remèdes appropriés à cette situation qui contribue à faire oublier l'agrément de la lecture à beaucoup, qui fera bientot, peut-être, si l'on ne se ressaisit pas, mourir le livre au profit du film, du journal et de l'émission radiophonique?

Il semble qu'il y aurait intérêt à multiplier les collections à bon marché: qu'on nous donne du papier de qualité inférieure, une couverture terne, qu'on ne craigne pas de rééditer les œuvres tombées dans le domaine public, qu'on fasse enfin une publicité moins bruyante autour des nouveautés, mais qu'on nous permette de connaître les œuvres marquantes de notre temps, voilà ce que nous attendons des éditeurs de bonne volonté, et j'imagine qu'ils n'auront pas à se plaindre de leur initiative.

Une autre solution est également à préconiser : nous avons pu maintes fois noter l'incroyable pauvreté des « biliothèques municipales » de nos petites villes de province. Ne serait-il pas possible d'augmenter légèrement leur budget? Ne pourraient-elles pas rassembler quelques livres nouveaux qui puissent intéresser tout le monde : romans, récits historiques, essais et critiques? Les amateurs seraient nombreux, même si l'on instituait une modique cotisation pour l'accès de la bibliothèque. Peut-être alors, et ici la publicité ne serait ni vaine ni immorale — verrait-on enfin ces « lieux d'asile » fréquentés par d'autres personnes que les institutrices en retraite, les érudits locaux et les lycéens, en quête de la traduction de leur dernière version latine!

Le livre subit, depuis quelques années déjà, une crise assez grave, et nous n'ignorons pas que nous n'avons ici fait qu'effleurer un des nombreux aspects du sujet; mais qu'on y prenne garde, la défense du livre fait partie de la défense de notre culture et de notre langue et il faut remettre la lecture en honneur.

Nous pensons que notre vœu et nos remarques ne seront pas désapprouvés par les étudiants qui « tirent la langue » devant les livres d'étude encore bien plus chers que les romans, partant inabordables pour la plupart d'entre eux!

J. M.

Aux sources du Tanhauser et du Lohengrin de Wagner

(Suite de la troisième page)

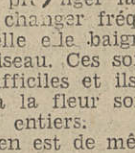
Le thème est, en bref, le suivant: un mystérieux chevalier, monté sur une barque trainée par un cygne, arrive à temps pour sauver une princesse abandonnée de tous; il l'épouse mais lui interdit toute question quant à son origine. La curiosité de la femme l'emporte et les sépare à jamais, puisque le cygne vient chercher le héros qui doit répondre à son appel.

On sait quel parti extraordinaire Wagner a tiré des deux légendes; les transformant et les interprétant à son gré, il a réussi à leur donner une forme définitive, sous laquelle elles demeurent connues. En même temps, il en tire une idée qui n'y était probablement pas enclose; les contes naïfs de l'époque héroïque deviennent presque des drames philosophiques où apparaissent l'idéalisme et le pessimisme de l'auteur.

Nous pensions précisément que nos grandes épopées françaises pourraient connaitre aussi un tel rajeunissement pa la musique. Que de sujets d'opéras cachés dans le cycle du Graal ou celui de la Table Ronde! Nos compositeurs d'opéras ont été trop souvent réduits à emprunter leurs sujets à des œuvres étrangères, et cela n'a pas toujours été un bonheur pour eux (Gounod, Berlioz, Ambroise Thomas...) Il nous a toujours marqué un musicien qui écrive lui-même le livret de ses pièces, comme Wagner; nous avons l'impression que notre littérature du moyen âge pourrait être pour lui une source féconde d'inspiration. Car l'opéra n'est pas mort; c'est sa médiocrité qui l'a mis dans le triste état de léthargie où il est... Qui le réveillera?

Jean MALOSSE.

« L'Echo » chuchote...



D'une publicité pour des pilules publiée dans Candide nous extrayons ces lignes ravissantes :

UNE FLEUR SANS EAU

Nulle d'entre vous n'ignore que, pour prolonger la vie d'une fleur, il faut changer fréquemment l'eau dans laquelle elle baigne et tailler sa tige en biseau. Ces soins ne sont ni longs ni difficiles et ils suffisent à conserver à la fleur son éclat pendant des jours entiers.

Il en est de même pour vous, etc.

Ainsi, madame si vous voulez « conserver votre éclat », vous savez ce qui vous reste à faire.

Et quand vous vous serez coupé les pieds en biseau, vous pourrez toujours en manger les tranches.

■ ■

Une autre charmante perle, cueillie cette fois dans le modèle des quotidiens, le super-journal, la star de la presse : Paris-Soir. Il s'agit de la mule de Clémenceau, qui vient d'être revendue.

« Elle est alerte et robuste, malgré ses vingt-deux ans. Avec un peu de chance, elle pourra connaître la même longévité que son illustre maître. Car, à son âge, elle serait déjà octogénaire chez les humains ».

On a l'impression de comprendre vaguement ce que notre confrère a voulu dire. Mais, comme charabia, il est difficile de faire mieux.

Il y a des gens qui seraient incapables de gagner leur vie comme cantonniers et qui passeraient avec difficulté l'examen d'entrée à la classe de troisième année de l'école maternele. Ils se font journalistes.

■ ■

Quand se décidera-t-on à réglementer ce métier ? Les journalistes sont des hommes qui tiennent la plume, ceux qui ont le plus d'influence sur le public, pour la bonne raison qu'ils retrouvent tous les jours les mêmes lecteurs, en nombre parfois considérable. Or n'importe qui peut être journaliste, de même que n'importe qui peut être cinéaste. Aux fabricants de films ou rédacteurs et directeurs de journaux, c'est-à-dire aux hommes qui possèdent les moyens les plus puissants, les plus efficaces, d'agir sur l'âme de la masse, on ne demande aucune garantie de moralité de culture, d'intelligence, de droiture d'esprit et de cœur.

Alors qu'on demande des tas de diplôme pour être commis de l'enregistrement, et qu'on exige, d'un employé de banque qui toute sa vie fera des additions dans un obscur bureau, ignoré de tous, une honnêteté de saint du Paradis.

■ ■

On réédite Scènes de la Vie Future de Duhamel.

Du passé...

■ ■

Jacques Chardonne publie chez Stock, dont Jacques Chardonne est directeur, un ouvrage que Jacques Chardonne a accepté. C'est intitulé L'Amour, un livre fait de phrases prises dans toute l'œuvre de Chardonne. Or Chardonne est incontestablement, un des auteurs qui a le plus mal traité et le moins bien compris cet éternel sujet. Il a écrit par exemple « l'amour, c'est beaucoup plus que l'amour », ce qui est une de ces phrases qui paraissent profondes et ne signifient rien, une de ces formules mystérieuses dont on cherche en vain — et pour cause — le sens caché.

Chardonne, ce n'est que du Chardonne.

— ✣ —

L'Académie Française ne prend pas de vacances, jamais. Tout au moins en bloc, chacun de ses membres ayant toute faculté de passer l'été et même l'hiver, loin de la Coupole.

Pourtant, une classe de l'Institut a, depuis longtemps, pris l'habitude de partir officiellement en vacances le 15 juillet. C'est l'Académie des Sciences... morales et politiques !

On voudrait bien savoir à quel travail elle se livrait pendant le reste de l'année. Et quelle est son utilité dans la nation.

Vus les résultats, hélas !

■ ■

Quant à l'Académie Française elle-même, elle aura, sans qu'on s'en doute, eu une action fort utile.

Rappelons-nous, en effet, que, les jours des séances solennelles de réception de nouveaux immortels un avis ainsi conçu était accroché à la porte de l'Institut:

« Académie Française — Chaque personne, pour prendre rang à la queue, doit être munie d'un billet. Une seule personne ne peut garder plus d'une place. Il est rigoureusement interdit aux concierges du Palais d'intervenir en aucune façon dans le service d'ordre.

Ainsi les habitués des réceptions académiques se sont-ils, sans le savoir, entraînés pour les futures queues du tabac ou de la pomme de terre.

■ ■

Ce doux astrologue qui sévit dans un quotidien et donne chaque jour ses « précisions » pour la journée écrit, ce jour:

Il y aura une atmosphère lourde à partir de quinze heures.

Tiens, tiens...

Et, il ajoute:

Les gens du Lion ont tendance à boire plus que de raison.

Les autres aussi, hélas, mais la bière est bien claire.

Pour terminer, ce brave homme nous annonce:

Les enfants qui naitront aujourd'hui seront grands.

Pauvres accouchées !

■ ■

Léon-Paul Fargue raconte, dans un quotidien, des souvenirs de sa jeunesse, sous le titre « Petits Passés ».

« Je ne vous dirai pas grand'chose, écrit-il, de nos veillées studieuses, ni des causeries où nous reconstruisions le monde... Nous échafaudions toutes sortes de systèmes actifs propres à refaire la France...

C'étaient là des systèmes de poètes, qui, bien entendu, n'ont jamais été mis à l'essai. C'est peut-être dommage. Ils n'auraient pas pu être pires que ceux qui nous ont amenés où nous sommes.

■ ■

Fargue est un de ces doux poètes parisiens qui ne peuvent vraiment respirer que dans les rues de la capitale. Dès qu'ils mettent le pied à la campagne, ils étouffent. Et ils aiment leur ville jusque dans ses défauts, ses bizarreries, ce qu'ils appellent ses curiosités. Quand ils n'en trouvent pas assez, ils créent.

C'est ainsi, raconte Fargue, qu'il s'amusa, à une certaine époque — l'autre avant-guerre ! — à rechercher dans Paris des sosies à toutes les célébrités du moment.

Le sosie de Guillaume II était garçon de restaurant, celui de Poincaré... chef de rayon dans un magasin de nouveauté, celui de Clemenceau employé dans un magasin de tissus, celui de Briand, marchand de primeurs.

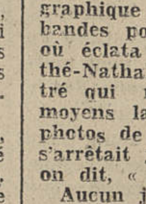
Et voici où la plaisanterie touche à la tragédie et au mystère: Fargue découvrit un soir un sosie de Beaudelaire dans un petit bistrot. La ressemblance était hallucinante. Fargue revint le voir tous les soirs, amena ses amis. Il apprit ainsi que le faux Baudelaire était trésorier dans une société de tir à l'arc ! Puis, un beau soir, sa place resta vide. Il ne vint plus jamais. Il s'était suicidé. Ce qui fit dire à Henri de Régnier:

— Ça devait arriver, par personne interposée.

Tino Rossi est désolé. Il engraisse. Il a dû avoir recours aux bons soins d'un professeurs de culture physique pour éliminer quelques livres de graisse.

Malgré les restrictions, Tino Rossi n'arrive pas à se mettre au régime. Il a toujours du sucre plein la bouche.

■ ■



Une partie du procès de Bernard Nathan a été filmée. Ce sera sans doute là le dernier film de l'escroc qui débuta, on le sait, dans la carrière cinématographique comme acteur dans les bandes pornographiques. Au moment où éclata le scandale financier Pathé-Nathan, un hebdomadaire illustré qui recherchait par tous les moyens la clientèle, publia quelques photos de ces films spéciaux. Mais il s'arrêtait juste au moent où, comme on dit, « ça devenait intéressant ».

Aucun journal, par contre, n'eût le mauvais goût de reproduire les photos représentant Nathan assis à côté d'un des plus hauts personnages de la République, à la table d'un banquet organisé en l'honneur de celui qui était alors le roi du cinéma français.

Ç'aurait été là, de tout le lot, la photo la plus obscène...

■ ■

Les producteurs d'Hollywood profitent des circonstances pour essayer de nous rafler tous nos metteurs en scène et nos vedettes. C'est ainsi que nous avons vu partir pour les Amériques nombre de garçons et filles qui, pourtant, gagnaient assez honorablement leur vie chez nous, mais qui n'ont pas su résister à l'attrait d'un gain bien supérieur et surtout à l'idée qu'avec les dollars de leurs cachets ils pourraient acheter tout ce qu'ils voudraient.

Nous ne regrettons pas ceux qui ont partis Ils avaient du talent ? Peut-être. En tout cas pas beaucoup de cœur au ventre. Nous leurs préférons, sinon ceux qui sont restés parce qu'on ne leur a rien offert, du moins ceux à qui on a offert et qui ont répondu non.

C'est le cas de Maurice Chevalier. Il a refusé successivement plusieurs offres venues d'Hollywood, et tout récemment, celles que lui fit un impresario de New-York.

Maurice est un vrai Parisien...

Refaire la France par l'Artisanat Rural

(Suite de la deuxième page)

L'Etat, pour le recrutement de ceux-ci, pourrait procéder comme pour les artisans ruraux et faire le choix des jeunes gens de 21 à 35 ans, fils de cultivateurs, souvent cultivateurs eux-mêmes, et qui flottent désemparés dans les villes, accrochés aux fonds de chômage. Les domaines abandonnés pourraient être acquis, ou requis par l'Etat, dans les mêmes conditions que les maisons des bourgs. Ils seraient mis à la disposition des nouveaux paysans, auxquels un cheptel de base et une basse-cour seraient attribués, à charge pour eux d'en assurer le remboursement. Les ingénieurs agricoles, sous le contrôle effectif du Directeur départemental des services agricoles, seraient chargés d'assigner telle ou telle terre à telle ou telle culture, et surveilleraient étroitement l'exécution, auxquels seraient naturellement dues aide et assistance. C'est de l'agriculture dirigée. C'est, au fond, de la colonisation dirigée. La France n'est pas, à tout prendre, si armée en matière d'agriculture, qu'on ne puisse lui appliquer les principes rigoureux de celle-ci. Il est entendu que l'habitat rural devrait être amélioré, par l'électricité, par la distribution d'eau, par la viabilité des chemin. A ce point de vue, une véritable révolution est à opérer.

Nous avons, en dehors de certaines possessions coloniales étrangères, d'illustres exemples pour nous inspirer. En Allemagne, une véritable colonisation agricole a été entreprise, et cela dans des terres déshéritées où l'on pouvait considérer cette tentative comme une véritable gajeure. Mais c'est l'Italie qui nous fournit l'image la plus probante, surtout par les marais Pontins, succédant aux terres attribuées, il y a quelques années aux anciens combattants La France peut réaliser un repeuplement identique. Il serait singulièrement facilité, nous l'avons vu, par la renaissance de la bourgade, riche de ses métiers retrouvés, de sa personnalité à nouveau affirmée.

Hors de ces deux grands principes, le retour à la terre est un leurre, une image creuse de discours, un slogan avec quoi le pays peut être indéfiniment abusé.

Il nous reste à établir simplement les données du problème : dénombrement des chômeurs capables de constituer des artisans ruraux d'une part, et des cultivateurs d'autre part; recensement des immeubles abandonnés ou à vendre, de même que des terres en friche; montant total des crédits affectés d'une part aux grands travaux et d'autre part aux secours de chômage. Montant également des crédits prévus pour le paiement annuel de ces secours, sur une période de cinq années. Et nous verrons, en possession de ces chiffres, si l'opération rentable de l'artisanat rural n'est pas, à tous les points de vue, supérieure à l'utopie, au remède factice, au secours sans bénéfice d'avenir, des grands travaux.

Raoul MONMARSON.

Le secrétaire général, gérant: René BARJAVEL.

Imprimerie Causse, Graille et Castelnau, 7, rue Dom-Vaissette. Montpellier.

MémoNum © montpellier3m